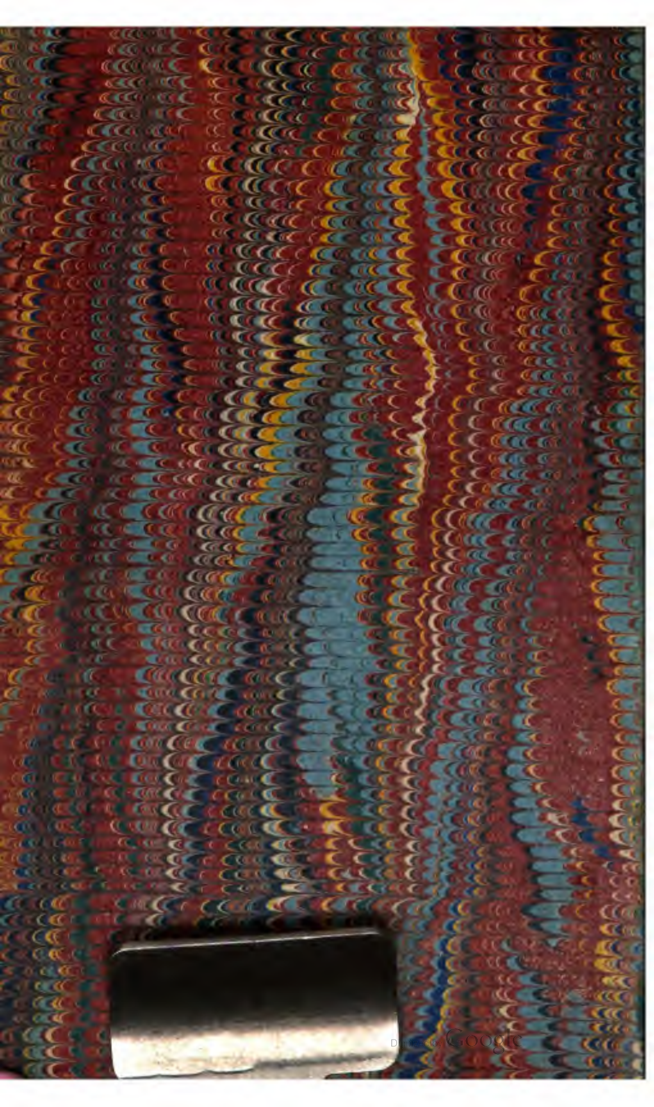

DESK UNDERSIZE
A 1,028,800
Digitized by Google





HISTOIRE

DE LA DANSE

Paris. — Imprimerie d'Ad. DELCAMBRE, 15, rue Breda.

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE

DE LA DANSE

Chez les Peuples Anciens et Modernes

HÉBREUX — GRECS — ROMAINS
FRANÇAIS — ANGLAIS — CHINOIS — ALLEMANDS — RUSSES
SAUVAGES — GRECS MODERNES — ITALIENS
ESPAGNOLS — ETC.

PAR F. FERTIAULT

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE DIJON

La danse est une poésie muette.
(SIMONIDE.)

PARIS
AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE
16, RUE DAUPHINE

1854

Il nous vient l'idée, — et l'idée, excellent augure, arrive d'un bond au bec de notre plume, — de traiter ici d'un art qui est un plaisir, et que toutes les époques ont ardemment exercé, caressé, choyé... **LA DANSE.**

C'est un sujet brillant et coquet s'il en fut; puissions-nous le suivre! — En tous cas, il nous attire... En route! nous l'attaquons; nous essayons l'*essai*!...

Que la Danse nous soit légère!!!

F. F.

SOMMAIRE DES CHAPITRES.

HISTOIRE

DE LA DANSE

I.

Origines et étymologies diverses. — Sympathie et antipathie des anciens pour la Danse.

La Danse! — Quelle est celle de vous, Mesdames (je mets mon essai sous la protection des dames), qui ne tressaille d'aise à ce mot magique : la Danse? — A cet appel rempli de délicieuses féeries, la liseuse quitte son livre;

la flâneuse, sa promenade; la frileuse, son coin du feu; la paresseuse, son lit. La Danse!... — Oh! Mesdames, calmez-vous, je vous en prie pour écouter son histoire; ne vous envolez pas... car à ce mot je vois, hélas! poindre et pousser vos ailes!

La Danse! — Et d'où vient la Danse, Mesdames?... (je prie les messieurs, à qui la lecture de cet essai n'est pas le moins du monde interdite, de vouloir bien se rappeler que le bal est le règne des femmes, et que, par conséquent, je suis en plein droit de galanterie en m'adressant premièrement et directement à elles)... D'où vient la Danse?

Hélas! hélas! les plus savants diffèrent là-dessus et se contredisent!

Je vous dirai bien d'où elle tire son nom : c'est le mot arabe *tanza* qui désigne votre exercice favori, exercice que les Allemands nomment *dantz*, les Anglais *dance*, les Espagnols *dança* et les Italiens *danza*.

Ne vous semble-t-il pas (je vous demande ela entre parenthèses) ne vous semble-t-il pas, à voir les orthographes différentes de ce

mot, en entendre la prononciation dure, sifflante, majestueuse, ou euphonique? mieux que cela, ne voyez-vous pas s'agiter et s'ébattre les danseurs eux-mêmes; avec leur raideur, leur morgue, leur souplesse, ou leur grâce?...

Voilà pour le nom; c'est parfait.

Mais pour la chose, c'est différent.

Écoutez :

Quelques auteurs veulent bien faire l'honneur de cette invention à la sage Minerve, qui, disent-ils, dansa de joie après la défaite des Titans;—d'autres la font trouver par Castor et Pollux;—Lucien, de son côté, attribue la découverte de cette agréable gymnastique à Rhéa, qui l'apprit à ses prêtres, en Phrygie et dans l'île de Crète, — tandis que Théophraste nous raconte qu'un jeune Sicilien, joueur de flûte, nommé Andron, né à Catane, fut le premier qui accompagna les sons de son instrument de divers mouvements du corps répondant au rhytme de sa musique : de là, les anciens Grecs auraient dit *sikelizeô* pour *danser*, voulant montrer que la danse venait

de Sicile. — Maintenant de toutes ces versions, permis à vous de choisir la moins erronée.

Je vous demande bien pardon, Mesdames, d'étaler devant vous et à propos d'une chose si légère, une si lourde érudition... Mais que voulez-vous? c'est précisément parce que la Danse est légère qu'il faut tâcher de lui faire contrepoids!

Et je ne vous tiendrai pas quittes de mon affreux grec avant de vous en avoir écrit deux mots encore; je désire vous donner une autre étymologie. La Danse, qui se nomma d'abord, mais dans un sens bien plus étendu, *saltation*, du verbe latin *saltare*, danser; la Danse, dis-je, était, dans les temps merveilleux, sous le patronage d'une Muse; cette Muse, qui présidait à l'art mesuré des pas et des figures, se nommait, comme vous le savez, Terpsichore; eh bien! ce nom, assez vif et sémillant, vient de deux mots grecs: *terpô*, je *charme*, et *chorôs*, *danse*... — Donc, Mesdames, raccommodez-vous bien vîte avec l'érudition, avec cette chère érudition qui vient

vous prouver que votre Danse est un charme, et qu'en dansant vous égalez les Muses : « *Vénus conduit le chœur des Nymphes et des Grâces,* » dit en latin le lyrique Horace.

Je ne vais point vous faire remonter l'antiquité des temps pour courir après l'époque probable où commença la Danse ; elle doit être à peu de chose près aussi ancienne que le monde : les Hébreux dansèrent au sortir de la mer Rouge et autour du veau d'or (et ils n'en étaient pas là à leur coup d'essai) ; — les jeunes filles de Silo se livraient à la danse dans les champs, lorsqu'elles furent surprises par les jeunes garçons de la tribu de Benjamin, qui les enlevèrent de force d'après le conseil des *anciens* d'Israël ; — David dansa devant l'arche ; — Socrate apprit à danser d'Aspasie ; — les soldats de Crète et de Sparte allaient à l'assaut en dansant, etc., etc. ; nous laisserons ce point d'archéologie animée à résoudre par d'autres ; — je ne vous dirai même qu'en passant que la Danse a dû naître de certains gestes exprimant le contentement, la douleur, la joie, absolu-

ment comme la musique est née de certains sons analogues, — et, laissant de côté l'attirail toujours ambitieux et souvent fatigant des détails et des ornements scientifiques, vous arriverez d'emblée au coup-d'œil annoncé en tête de ces lignes.

La Danse, pour les anciens, n'était point un amusement; elle constituait, au contraire, une partie considérable des cérémonies de leur religion et de leurs exercices militaires. Platon, Socrate, Charmides, Lycurgue et autres Grecs illustres l'eurent en grande vénération, parce que, de leur temps, elle réglait les mœurs en servant d'interprète aux nobles passions.

Notre épigraphe vous apprend le cas qu'en faisait Simonide; — Xénophon raconte que Socrate, raillé un jour par Charmides, qui le surprit à danser, parla si éloquemment sur la danse que le railleur converti se mit à l'imiter; — on lit dans les anciens livres chinois que : la *Musique* et la *Danse* sont les plus importantes de toutes les affaires; etc.

Plus tard elle dégénéra, et finit même par se faire proscrire... mais j'anticipe. Il est bon

cependant de remarquer que les hommes, qui, dans l'origine, s'étaient servis de la Danse uniquement dans les graves solennités de leur culte, ou pour manifester leurs doux sentiments de joie, de tendresse ou de reconnaissance, l'employèrent bientôt pour servir d'expression à leur plaisir.

Est-ce à cause de cette dégénérescence que, beaucoup plus tard, les Romains témoignèrent tant de mépris pour cette même Danse ? Je ne sais ; mais il est de fait que Cicéron, après avoir dit : « Nul homme sobre ne danse, à moins d'être fou, » adresse un grave reproche au consul Gabinus d'avoir dansé ; — que Tibère chassa les danseurs de Rome ; — que Domitien renvoya du Sénat des sénateurs partisans de la Danse, — et que Salluste reproche à une dame romaine nommée *Sempronia* « de danser avec beaucoup plus d'art qu'il n'est séant à une honnête femme. »

Voilà, n'est-ce pas, Mesdames, une bien grande sévérité ? — C'est qu'il paraît que Rome possédait beaucoup mieux que notre

Château-Rouge, notre *Mabile*, ou notre *Chaumière*, et que la Danse, chez les Romains, s'était pervertie énormément plus qu'elle ne le fera jamais chez nous. — Vous pouvez vous rassurer : de sa vie législateur français n'aura la velléité de condamner ni d'interdire le plus gracieux délassement de nos salons. Ces grands juges n'avaient pas vos polkas, vos schotisches ni vos walses, et je crois fermement que si Salluste, Domitien, Tibère et Cicéron eussent pu vous voir tourbillonner pendant une seule petite soirée, au lieu de lancer leur anathème contre la Danse, ils se seraient mis, les austères, à danser aussitôt avec vous, — tandis que, voyez un peu ! ce dédain, chez eux, n'atteignait précisément que les danses privées !

Mais laissez-les bouder, ces fiers Romains ; nous allons, pendant ce temps-là, passer en revue les danses les plus curieuses et les plus piquantes qu'eux-mêmes et leurs vieux pères, les Grecs, aient eues en honneur dans leurs diverses cérémonies.

II.

Coup d'œil sur les différentes sortes de danses des anciens Grecs).

« Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? » s'est écrié jadis un spirituel poète dans une boutade humouristique contre les anciens.

Il paraît que cette fois notre plume s'est chargée de ce soin, puisqu'elle prend la tâche de vous entretenir des danses de ces deux

peuples, afin de n'avoir plus à vous en parler ensuite.

Exécutons-nous donc, et qu'aujourd'hui nous en ayons au moins fini avec les vieux enfants de la Grèce.

La Danse, comme nous l'avons vu, n'était dans les commencements qu'une branche du culte et pour ainsi dire de l'éducation; mais elle ne resta pas longtemps stationnaire, et de cette origine pure et presque sainte elle en vint bien vite à une application profane...

En peu de temps elle se mêla à toutes les fêtes, et monta sur la scène, où elle fit briller un charme d'autant plus grand qu'elle s'y perfectionnait et y devenait un art.

Alors redoublèrent l'enthousiasme, la passion qu'on avait déjà pour cette sorte de plaisir, et, par suite de combinaisons et d'embellissements divers, il arriva ce qui devait naturellement arriver : le nombre des danses se multiplia, chaque solennité eut la sienne.

En se multipliant, la Danse se diversifia,

et le goût dût aussitôt lui assigner ses différents caractères.

C'est là, Mesdames, qu'une nomenclature formidable vous ferait reculer, si, dans cet essai léger et superficiel, nous nous laissions succomber à la manie, — j'allais dire maladie, — de montrer de la science à propos de tout; mais je vous priverai de la plus longue partie de cette liste, qu'un savant, nommé Meursius, a donnée au grand complet, et qu'il est bon pour vous de laisser dans ses œuvres. — Je ne vous indiquerai donc que les catégories les plus intéressantes.

En général, la Danse, prise en elle-même et au point de vue purement technique, se divisait en trois espèces, qui étaient :

1° — la Cubistique;

2° — la Sphéristique;

3° — l'Orchestique.

La *Cubistique* consistait en soubresauts, tours de souplesse et culbutes, comme en font les bateleurs et les saltimbanques;

La *Sphéristique* était l'accompagnement en cadence d'un gros ballon, qu'il fallait saisir

en l'air sans le laisser tomber (de là le proverbe : *Prendre la balle au bond;* de là aussi, — *ballein*, — les mots *bal et ballet*) ;

L'*Orchestique* était la danse ordinaire, et n'avait rien de bien différent de la nôtre, quant à l'action de sauter.

Mais il est une autre division, bien plus importante, qui va vous faire distinguer la couleur morale, pour ainsi dire, de chaque espèce de danse, et qui, dans ses larges proportions, se trouve tout à fait indépendante de la première. C'est encore une division par trois, ce nombre chéri du hasard et si révéré des anciens. — Voyez comme là, les nuances sont bien tranchées. Ils avaient :

1° — Les danses sacrées ;

2° — Les danses funèbres ;

3° — Les danses profanes.

Les danses *sacrées* étaient toutes celles qui faisaient partie du culte reçu, et que les prêtres instituaient successivement pour être exécutées dans les temples. — On peut citer, parmi elles, les danses des *sacrifices*, des *mystères*, de *Cérès*, d'*Isis*, les *Bacchanales*,

celles en l'honneur des dieux *rustiques* et *champêtres*, etc. N'oublions pas la danse *astronomique*, une des plus nobles, imaginée pour représenter le mouvement des astres.

Les danses *funèbres* consistaient en démarches, en gestes, en maintiens graves et majestueux, formés sur des symphonies lugubres, marquant l'affliction, et représentant parfois l'épisode qui avait causé la mort de celui dont on célébrait les funérailles. — La *gingra* était une de ces danses. Celles qui accompagnaient la dépouille mortelle des rois d'Athènes brillaient d'une pompe extraordinaire.

Les danses *profanes* ont été les plus nombreuses de toutes, et elles ont donné lieu à une quantité de divisions que nous allons être obligés de subdiviser encore.

Nous pouvons tout d'abord les distinguer en deux classes :

1. Les danses de ville;

2. Les danses scéniques.

Les danses de *ville* avaient lieu dans les jeux publics, les cérémonies non religieuses,

les fêtes privées, et remplissaient la plupart des heures de délassement et de loisir;

Les danses *scéniques* étaient celles que l'on exécutait sur les théâtres.

Ces dernières se trouvaient au nombre de quatre :

1. La Tragique, appelée *Emmeleïa*, — digne et élégante;

2. La Comique, appelée *Cordax*, — libre et sans élégance.

3. La Satyrique, appelée *Sicinnis*, — mouvementée et grotesque;

4. La pantomime, sans surnom, — peignant aux yeux les actions et les passions des hommes.

Le nom de chacune de ces danses vous dit assez quels étaient leur sens et leur destination, sans que je vous arrête ici dans les réseaux de longs et sempiternels commentaires.

Quant aux premières, c'est-à-dire aux danses de *ville*, je tiens à vous ménager devant leur innombrable quantité, et je vous indique en passant :

La *Gymnopédie*, exécutée par deux troupes, l'une de jeunes garçons, l'autre d'hommes faits, qui dansaient en chantant les hymnes de Thalétès;

La *Laconienne*, composée de trois chœurs ingénieusement disposés et représentant le Passé, le Présent et l'Avenir;

La *Pyrrhique*, inventée par Pyrrhus, — d'autres disent par son père Achille, pour les funérailles de Patrocle, — chérie des Amazones, et qui s'exécutait par des danseurs armés simulant des actions guerrières.

(C'est cette danse dont le savant Scaliger crut avoir retrouvé les pas, et qu'il dansa, armé de pied en cap, devant l'empereur Maximilien et toute sa cour, « qu'il ravit dit-il, d'admiration. »)

L'*Anthême* ou danse des *Fleurs*, dans laquelle on répétait sans cesse ce naïf refrain : « Où sont les roses ? Où sont les violettes ? Où est le beau persil ? »

L'*Hormus*, danse gracieuse et vive de l'invention de Lycurgue, et formée par de jeunes garçons et de jeunes filles, qui, les uns

à côté des autres, donnaient à leur groupe mouvant la figure d'un collier qui tourne;

La *Caryatique*, qui s'apprenait à Carye, dansée par les jeunes Spartiates et les vierges de la Laconie, la nuit, sans voiles, aux bords de l'Eurotas, et que l'on stimulait à l'aide de cette chanson : « En avant, jeunes gens, passez les pieds l'un après l'autre; divertissez-vous bien et dansez le mieux que vous pourrez! »

La *Bibasis*, dans laquelle les jeunes danseuses lacédémoniennes devaient, par des sauts vifs et précipités, battre périodiquement de leurs talons « les formes qui distinguent la Vénus Callipige; »

La *Candiote*, usitée encore en partie parmi les Grecs d'aujourd'hui, et qui est la même dont parle Homère dans la fameuse description du bouclier d'Achille;

Puis enfin la *Memphytique*, l'*Enoplienne*, danses armées comme la *Pyrrhique;* — les *Nuptiales*, la danse du *Parnasse*, qu'exécutaient les femmes de l'Attique, réunies à celles de Delphes; — la *Prylide*, la *Phéacienne*,

chantée par Homère; — la danse des *Saisons*, qui remonte au retour de Bacchus en Grèce; — celle des *Vendanges*, décrite par Longus dans sa pastorale; — les *Tourbillons de poussière*, la *Pourprée*, les bruyantes *Anagogies*, la *Magnésienne*, imitant les travaux du labour, et bien d'autres encore, intéressantes ou baroques, et que je m'arroge pourtant le droit de vous passer sous silence.

Voilà déjà achevée la bonne moitié de notre excursion chorégraphique à travers l'antiquité; la Grèce est explorée: l'étape prochaine nous fera danser avec les Romains.

III.

Coup-d'œil sur les différentes sortes de danses des anciens
(Romains).

Nous venons de voir la Grèce briller de l'éclat de ses fêtes et de ses danses; mais pendant qu'elle perfectionnait ainsi ses plaisirs aux molles douceurs des chants de Therpandre, d'Alétas et d'Alcmane, Rome, dont nous avons à nous occuper, Rome était encore la Rome sévère et primitive, n'ayant pour elle que sa pauvreté, sa sauvagerie..., accompagnées, il est vrai, de ses magnanimes vertus et des premiers frémissements qui lui annonçaient sa grandeur future...—Mais cela n'a pas grand rapport avec la Danse!

Cette Rome jeune et intègre dût donc fort peu danser.

Aussi, du temps de Romulus, les Romains comptaient-ils en tout *une* danse! Oui, Mesdames, une danse; et bien plus, les Romaines n'y prenaient aucune part! C'était peu récréatif, n'est-ce pas, pour les pauvres habitants du naissant empire?

Numa vint, qui, inspiré par sa belle Egérie, voulut développer l'art de la Danse. Il était parfaitement dans la mission d'une femme de perfectionner ce gracieux plaisir; mais cependant, sous ce bon roi secondé de sa déesse, cet exercice ne dépassa pas l'effet d'une cérémonie guerrière ou sacrée, ou tout au plus celui d'une procession assez monotone. — Il faut du temps au progrès!... La Valse, la Polka, la Varsoviana n'ont pas été créées en un jour.

La Danse, vous le voyez, se trouvait peu dans le génie de la puissante cité, héroïque sans aucun doute, mais que vous n'hésiterez certainement pas, devant cette ignorance chorégraphique, à qualifier également de barbare.

Ne pas danser!... Quelle nation peut vivre sans cet indispensable délassement? Ne pas

danser!!! comprend-on cela?... Je me hâte trop! les fils de Romulus dansèrent: en 390 de Rome, la Danse fut introduite dans cette ville; mais, Dieu nous garde! comment y entra-t-elle?... Je ne m'étonne plus que les Romains ne l'aient pas toujours aimée... c'est la peste, oui, cet horrible fléau, la peste, qui l'y institua!... Je vous en dirai un mot tout-à-l'heure. Passons.

Plusieurs générations prirent part à ces amusements sans les femmes (qu'est-ce que la Danse sans les femmes?) et sur la scène même ces dernières furent remplacées dans leurs rôles par de jeunes hommes, dépassant souvent la mesure de convenance que la femme sait toujours si bien conserver, — ce qui entrava notre élégante gymnastique et la laissa dans ses premiers langes, en blessant le goût des spectateurs.

Mais enfin, la Grèce perdant sa liberté, et les arts venant chercher refuge à Rome, les mœurs de la reine des cités s'adoucirent, et la Danse s'y intronisa. — Quelle puissance, quelle majesté que cette Danse, à qui il ne faut

que des chutes d'empires pour marquer la progression de ses pas!...

Nous ne voulons point ici faire un cours d'histoire à propos de *chorélogie* (passez-moi le mot, il manque): ce serait attacher des balles de plomb aux cordes de la lyre ou aux ailes de l'oiseau, et il nous tarde déjà de décrire quelques-uns des rares exercices de ces hardis conquérants du monde.

Voici donc arrivé le moment de la nomenclature. Procédant de la même manière que pour les Grecs, nous allons choisir; seulement, comme la mine est moins riche, nous serons obligés d'être moins difficiles et de négliger un moins grand nombre de citations. — Cependant, nous en laisserons encore.

Parmi leurs principales danses, les Romains avaient :

Le *Cliquetis de la Guerre*, inventée par Romulus, et que ses guerriers dansaient tout armés. Cette danse, aux mouvements brusques, saccadés, au caractère sauvage, avait pour but de représenter la joie des Romains au moment où ils vénaient d'enlever les Sabines;

La *Salienne*, inspirée à Numa par Egérie, à propos de la trouvaille du bouclier sacré, et exécutée par les douze prêtres *saliens*, armés chacun d'un bouclier pareil. « Ces douzes prêtres portaient de longues robes de pourpre ; un baudrier d'airain s'attachait à leurs épaules ; à l'exemple du Dieu qu'ils servaient, leur front était couvert d'un casque ombragé d'aigrettes ; leur main droite, armée d'une courte épée, frappait en cadence sur leur bouclier. » — Leur nom leur vient de *salire*, sauter, ou, selon d'autres, du nom de *Salius* de Mantinée, qui leur apprit à danser de la sorte en armes

La danse des *Ludions*, imaginée l'an de Rome 390, pour conjurer la colère des Dieux et surtout pour distraire le peuple, au moment où sévissait une peste que nul pouvoir humain ne pouvait arrêter. — Ces Ludions venaient de l'Etrurie, et ils gesticulaient et chantaient au son de la flûte ;

L'*Hormus*, venue des Grecs, mais qui avait oublié sa gracieuse origine pour prendre, comme le dit Apulée, un caractère plus mâle

et plus animé... c'est-à-dire plus belliqueux et plus sauvage. Adieu les belles danses de Lycurgue ! Les épées et la trompette ont remplacé les mains des jeunes filles et la lyre ;

La *Grue*, reléguée à la campagne, et abandonnée en toute propriété aux villageois, qui la dansaient en bondissant et gambadant aux notes aiguës d'un aigre pipeau ;

La *Pyladienne*, à laquelle avait donné son nom Pylade, un des pantomimes les plus célèbres de son temps, — et dont vous parlera l'article prochain ;

L'*Italique*, inventée par Bathyle, autre pantomime rival du précédent, et si compliquée, qu'elle réunissait en elle tout à la fois l'*Emmeleïa*, la *Cordax* et la *Sicinnis* des Grecs.

La danse de *Flore*, dont l'origine simple et naïve fut bientôt méconnaissable, au milieu de la licence et même de l'obcénité de ses allures, arrivées au point de révolter toute âme honnête. — C'est celle-là que faisait célébrer un jour l'édile Métius. Caton était présent. Le peuple attendait avec impatience

les courtisanes danseuses... qui n'osèrent se montrer devant l'austère censeur. Son ami Favonius l'avertit. Il sort, pour ne point priver le peuple de ses plaisirs et pour ne point en souiller sa vue. Jusqu'à sa mort, les jeux floraux furent rétablis dans leur pureté primitive... c'était beaucoup !

Les Romains avaient en outre des danses gaies et élégantes pour leurs festins, exécutées par de jeunes filles déguisées en nymphes... ou « parées de leurs propres attraits. » Les peintures découvertes à Pompéïa et à Herculanum montrent un certain nombre de ces danseuses dans la plupart de leurs pas et de leurs mouvements. (Voir, entre autres, les ***quatres figures dansantes*** de l'atrium de Pompéïa, et les ***sept danseuses*** d'Herculanum.)

La pantomime fit des prodiges chez les Romains, et plusieurs grands hommes s'y rendirent remarquables. Malgré cela, la masse des citoyens regardait d'un air de mépris ceux qui se livraient aux plaisirs de cette profession. — César avait forcé le poète Labérius à danser sur le théâtre. Il lui donna

un anneau d'or et cinq cent mille sesterces pour effacer cette souillure... mais il ne put lui rendre sa place au Cirque parmi les chevaliers, qui ne voulurent pas parmi eux d'un danseur.

Pour régler leurs danses, les anciens habitants de la Grèce et de Rome affectionnaient principalement les sons de la lyre, de la cythare, de la flûte, des crotales, etc., etc.

Mais, halte ! — Voilà notre deuxième excursion dansante terminée. Vous voyez, Mesdames, que notre plume est venue à bout de *vous délivrer des Grecs et des Romains ;* vous voyez également que si, avec une liste assez longue, je n'ai fait que choisir discrètement parmi toutes les danses des anciens, j'aurais pu facilement vous accabler d'un volume en choisissant et décrivant avec une discrétion moindre : mais je me suis bien donné garde *d'épuiser ma matière...* à vous, gracieuses lectrices, de dire si j'ai réussi à *n'en prendre que la fleur.*

IV

Célébrités et épisodes grecs et romains.

Le chapitre que nous entamons aujourd'hui est une espèce de revue complémentaire des trois précédents; nous allons, — mais sans avoir la moindre prétention d'être complet, — vous y faire connaître quelques-uns des épisodes auxquels certaines danses doivent leur origine, en même temps que nous vous

apprendrons les noms des plus célèbres danseurs qui les ont exécutées.

Il va sans dire qu'ayant choisi pour les danses, nous choisirons d'autant plus pour les anecdotes qui y ont rapport... Nous n'avons pas la prétention de faire ici la biographie de tous les saltateurs de la Grèce et de Rome.

Nous commençons naturellement par l'immortelle patrie d'Homère

Un écrivain sur la danse prétend que le célèbre Protée, « dont la fable raconte tant de merveilles, » n'était autre qu'un des plus habiles danseurs des vieux Hellènes, lequel, par la mobilité de ses pas, par la force de son expression, le talent qu'il apportait à se grimer, semblait à chaque minute prendre une forme nouvelle.

A côté de cette supposition, que nous ne voudrions pas garantir, mais qui est au moins ingénieuse, les Grecs applaudissaient de vrais prodiges en fait de femmes. Une, entre autres, la célèbre Empuse, possédait un don vraiment extraordinaire : elle dé-

ployait dans ses sauts, ses tours et ses danses, une telle souplesse, une agilité si grande, qu'aux yeux des spectateurs les plus exercés elle semblait paraître et disparaître comme une ombre; c'était un fantôme, un sylphe, un rêve... chaque fois on se trouvait aussi émerveillé que la première.

Voilà deux célébrités. Voulez-vous maintenant une origine ?

La pantomime, dit-on, prit naissance d'un amour malheureux. — Voici comment :

La jeune et belle Eryphanis, du bourg d'Anthéla, aimait le chasseur Ménalque; mais Ménalque, jeune et beau, était insensible. Entraînée par sa passion, la malheureuse enfant le suivait dans les bois, en chantant des vers faits par elle, et dans lesquels elle déplorait l'indifférence du beau et cruel chasseur. Ses élégies, hélas! furent peu efficaces : elle mourut de chagrin, de langueur et d'amour! Ses compagnes avaient retenu ses tristes chansons; elles les redirent, et, pendant qu'elles les chantaient, l'une d'elles, par une espèce de danse mimée, représentait les

courses pénibles, la douleur et la mort de l'infortunée Eryphanis. — Ce genre, perfectionné, devint la pantomime.

Un trait pourrait vous montrer jusqu'à quel degré irréfléchi et pernicieux les jeunes gens se livraient parfois au plaisir de la Danse.

Un prince de Sicyone, nommé Clystènes, ne voulait donner sa fille en mariage qu'au plus vaillant des Grecs. Il invite, dans ce but, tous les prétendants à la main de la jeune vierge, et les garde chez lui plusieurs jours, afin de pouvoir mieux choisir son gendre. Son choix balançait entre deux Athéniens et était surtout tombé sur Hypoclides, fils de Tysandre. Le jour venu de nommer l'époux de sa fille, il donne un grand festin à tous ses hôtes. Le repas, qui avait été splendide, les avait un peu échauffés. Après le repas, on chante, on boit encore, on saute et l'on joue. Hypoclides demande l'air d'une danse grave, à laquelle il se livre d'un ton demi-sérieux, et dont il paraît très-satisfait. Clystènes le regarde. Hypo-

clides fait apporter une seconde table, sur laquelle il monte, et exécute la *Spartiate* et puis des danses athéniennes. Clystènes le regarde toujours. Enfin, l'intrépide convive remonte sur la table une deuxième fois, et la tête en bas, comme les baladins et les bateleurs, danse en ne s'appuyant que de ses mains. Clystènes, qui l'avait déjà pris en aversion, ne peut se contenir :

— « Fils de Tysandre, lui cria-t-il, tu viens de danser la rupture de ton mariage. »

Et il prit à sa place, pour gendre, Mégaclès, fils d'Alcméon...

Pauvre Hypoclides, il croyait cependant se faire bien venir par son stupide rôle de saltimbanque !

Avis à ceux qui ne comptent pour rien la dignité !

La Danse, à Rome, a eu également ses grands hommes :

Pylade, né en Cilicie, esclave affranchi d'Auguste, et Bathyle, d'Alexandrie, esclave affranchi de Mécène, les deux hommes les plus célèbres en ce genre, déployèrent leurs

talents sous le règne impérial de l'illustre César. Le premier était tendre, grave et pathétique; le second se montrait plutôt vif, gai et léger.

Réunis d'abord, ils avaient bâti un théâtre à leurs frais, sur lequel ils représentaient des tragédies et des comédies, sans autre secours que celui de la musique et de la danse.

Un jour qu'ils jouaient un ballet, le cynique Démétrius s'écrie, dans un transport de plaisir qui lui échappe et lui arrache cet aveu : « Non, ce n'est point une représentation, c'est la chose elle-même ! »

Dans toutes ses tragédies, Pylade provoquait les larmes des spectateurs les plus endurcis, et Bathyle, en représentant les amours de Léda, causait, selon Juvénal, « aux dames romaines les plus respectables, des distractions qui passaient les bornes de la sensibilité. »

Après ces deux merveilles, qui plus tard se querellèrent pour cause de rivalité, parurent Pâris, Hylas et Caramallus... sans compter plusieurs personnages importants et haut placés, qu'on blâma fort.

Un autre, nommé Memphyr, et qui était philosophe pythagoricien, exprimait par sa danse, au dire d'Athénée, toute l'excellence de la philosophie de son maître, mieux que ne l'eût fait le professeur le plus habile. — J'avoue qu'il faut du talent à un danseur, si éloquentes que soient ses jambes, si persuasifs que soient ses gestes, pour lutter d'élégance, de force, d'énergie, de précision, de clarté, avec un maître orateur en philosophie!

Sous le règne de Domitien, Rome eut dans dans son actrice Tymèle le même trésor que la Grèce avait possédé dans sa fameuse Empuse. Elle était surtout, dit-on, supérieure dans les tableaux de galanterie, qu'on ne peignit jamais avec tant de feu, avec des couleurs en même temps si douces et si vives. Les spectateurs tombaient dans l'extase ; les spectatrices, hors d'elles-mêmes, « criaient de plaisir... » Chut! chères lectrices, mettons-nous de la cire dans les oreilles, un voile devant les yeux. Nous, ferons, en cela, comme les Massiliens, qui, d'après Valère-Maxime, refusèrent d'ouvrir leur théâtre aux

mimes, de crainte que l'obscénité de leurs pièces ne gâtât leurs mœurs.

Hélas ! que sont devenus ces Romains si primitifs, si purs et si intègres !... O décadence !... Ils ont chassé de leurs villes les étrangers et les philosophes, sous prétexte de famine, et ils ont conservé et nourri dans leurs murs trois mille saltatrices et autant de choristes !... Que fallait-il donc être pour manger du pain à Rome !!!

Mais tournons le feuillet ; nous allons mettre le pied sur le terrain moderne.

V.

Transition. — Sommeil et réveil de la Danse.

Dans nos chapitres sur les exercices dansants des anciens, vous avez, ô belles lectrices, et vous fidèles lecteurs, vous avez vu la Danse, malgré les bouderies de quelques-uns, arrivée à son éclat suprême chez les habitants de la Grèce et de Rome.

Vous avez dû voir aussi que nous avons donné les proportions les plus brèves possi-

bles à ces études superficielles. Ce n'est pas, au moins, que nous ayions le désir d'y revenir : rassurez-vous, Mesdames ; si je mentionne ici cette brièveté méritoire, c'est simplement pour vous dire, en guise d'invitation, que les chapitres sur les danses modernes participeront des qualités de laconisme de leurs prédécesseurs.

Ce haut point de perfection atteint par la Danse chez les peuples d'autrefois fut malheureusement, comme tous les apogées, le précurseur d'une décadence. Cet art eut le sort de tous les autres arts qui, chez les Romains dégénérés, s'éteignirent peu à peu et finirent par disparaître presque tout à fait à l'approche des cohortes barbares. — Voilà pourtant à quoi s'expose un peuple qui s'énerve et s'endort trop profondément dans sa mollesse : à perdre jusqu'à sa danse !!! Nous pouvons, nous autres Français, nous rassurer sur la décadence prochaine dont les moroses nous menacent depuis si longtemps : nous dansons avec trop de *furia* pour qu'elle arrive de sitôt.

La Danse se repose donc... Que dis-je? elle est donc morte, morte au moins pour les vainqueurs du monde, qui sont morts eux-mêmes. Nous voilà dans le triste, dans le lourd interrègne de notre science, jadis si sémillante et si légère!

Je dis « interrègne, » malgré quelques rares apparitions, pâles reflets que nous nous contenterons d'indiquer, mais trop faibles pour la faire revivre.

Les Goths et les Francs avaient bien quelques danses, danses de transition entre les anciennes et les modernes, mais qui tenaient des premières par le caractère sauvage et guerrier, et rappelaient les pyrrhiques belliqueuses plutôt que les gracieuses caryatique ou anthême. — Olaüs en a décrit plusieurs avec un charme original, particulièrement celle où les jeunes gens formaient alternativement, avec les pointes et les poignées de leurs épées, la figure circulaire appelée la *Rose*.

Le culte chrétien accueillit les danses d'acteurs ou *Baladoires*, et les temples furent dis-

posés de manière à introduire des danseurs dans leurs murs. L'espèce de théâtre qui leur était réservé se nommait le *chœur*, nom qui est resté, malgré l'abolition actuelle de la chose alors en usage. — Scaliger prétend que le surnom de *Præsules*, donné aux évêques, vient de ce que, dans les jours solennels, ces chefs des fidèles menaient la danse... Les bons pasteurs !

Mais on ne tarda pas à entendre tonner les foudres de l'Eglise. La licence s'était montrée dans les lieux saints. On abolit tout, on anathématise tout. On va même plus loin : on emprisonne quatre Génevois, dont deux syndics, pour avoir dansé avec leurs femmes au boulevard de la Reine... C'était sévère !

Par bonheur que plus tard, — retour inévitable des choses d'ici-bas, — la Danse reviendra à de meilleurs jours, et que, pour commencer, les vénérables prélats du concile de Trente donneront, après leur messe, un somptueux festin... suivi d'un bal, où rois, cardinaux et évêques danseront « galamment avec les belles dames allemandes, espagnoles

et italiennes qu'ils auront invitées à la fête. »

Quel pas ce sera de fait pour la réhabilitation, c'est-à-dire pour la résurrection de notre chère Danse !... de notre Danse, que je n'en considère pas moins, alors et malgré ces quelques accès, comme trépassée ou plongée dans la plus inquiétante léthargie.

La Danse dort donc toujours.

Et combien de temps dort-elle ainsi ?

Hélas ! elle est prise d'un long, d'un bien long sommeil !!! Ce n'est pas une suite d'années, mais une suite de siècles, qu'il faut parcourir pour la voir reparaître, car il est bien convenu que nous ne ferons pas figurer, dans les fastes de l'art chorégraphique, ni les histrions de la première race, *cabrioleurs* si excentriques et si inconvenants dans leurs jeux et dans leurs mœurs que Charlemagne fut obligé de les chasser, ni les danseurs dissolus qui figurèrent plus tard dans ces saturnales gauloises appelées : la *Mère folle*, la *Fête de l'Ane*, la *Fête des Fous*, les *Brandons*, les *Fêtes des Calendes*, etc., etc.

Mais enfin, endormie avec les dernières

lucurs du soleil romain, la danse se réveille, au moyen âge, à la voix d'un Médicis, qui, faisant sortir les arts de leur assoupissement, attire de nouveau sur l'Italie les regards enchantés et reconnaissants de toutes les nations, « et l'on voit, dit un écrivain spécial, renaître, avec la peinture et la poésie, le charme de la musique et les grâces de la danse. »

Se ressouvenant de la Rome antique, son immortelle ancêtre, dont le cri universel était : *Panem et circenses!* « Du pain et des spectacles ! » l'Italie d'aujourd'hui, dont Silvio Pellico a dit :

D'ogni bell' arte, non sei madre, ó Italia?
l'Italie, dis-je, peut bien être considérée comme la mère brillante de la Danse moderne.

En effet, c'est à Tortone que, vers la fin du quinzième siècle, un gentilhomme de Lombardie, nommé Bergonzo di Botta, se révéla comme le restaurateur de la musique, des divertissements et surtout de la Danse. — La fête dans laquelle il se signala avec le plus

d'éclat fut celle qu'il prépara pour le mariage de Galeazzo, duc de Milan, avec Isabelle d'Aragon. Ces fêtes furent si splendides que la description qui en parut se répandit dans toute l'Europe ; que les principales villes d'Italie, « empressées de participer à la restauration de ces arts agréables, » en imitèrent le goût et la magnificence, et qu'elles firent naître peu après l'idée de trois beaux genres de spectacles : des Carrousels, des Opéras et des Ballets à machines.

(C'est ici, Mesdames, et dans la parenthèse la plus intentionnée, que je vous supplie de m'interdire toute espèce d'érudition, parce que, si j'avais le malheur de m'y laisser aller, je vous lancerais à la tête des pages lourdes pour le moins comme des pavés. — Laissez-moi feuilleter nos très-savants auteurs ; il m'est indispensable de les connaître : mais intimez-moi l'ordre de ne vous citer aucun d'eux, car vous devez fort peu vous soucier de Meursius, Scaliger, Cahusac, Ménétrier, Bonnet, Burette, Noverre, Brown, Van den Eynde, et bien d'autres encore, qui tous ont

écrit plus ou moins légèrement sur la Danse, et dont nous effleurons à peine les très-importantes mais très-peu récréatives dissertations.

Il n'entre pas dans le plan de notre essai de vous parler au long des trois genres de divertissements nouveaux mentionnés tout à l'heure : les *Carrousels* sont complétement en dehors de notre sujet ; — les *Ballets*, que l'on divisa en historiques, fabuleux et poétiques, ne s'y rattacheraient qu'épisodiquement, — et les *Opéras* eux-mêmes, quoique y tenant d'une façon plus directe, demanderaient, à cause de l'étendue de la matière, une longue étude spéciale et à part de notre rapide résumé.

Les Tournois, ces *jeux de princes*, avaient été en grande faveur jusqu'à Henri II ; mais

[1] Nous pourrions faire la contre-partie en vous citant des ouvrages extrêmement intéressants sur la Danse. Nous nous contenterons de mentionner les travaux de Compan, de Baron, de Mme Élise Voïart, etc.

la fin tragique de ce roi, blessé mortellement par la lance de Montgomery, fit abandonner ces sortes de plaisirs, et les *Mascarades*, les *Ballets* et les *Bals* devinrent l'unique ressource de la gaîté française.

Les Bals !.. notre trait d'union est donc enfin retrouvé ! voilà donc la Danse revenue à vie et reprenant faveur !! — Dans notre premier chapitre nous commencerons à l'étudier au point de vue de sa résurrection et de son rapprochement de nous.

VI.

Bals. — Division des Danses françaises. — Opéra.

La fin du chapitre précédent nous a réveillés, ou, pour mieux dire, a réveillé la Danse par un mot électrique : le Bal. — Ce mot nous trouve, je ne dirai pas le pied, mais au moins la plume en l'air, et toute prête à vous effleurer les évolutions légères, fantastiques et gracieuses exécutées dans ces splendides réu-

nions où l'on avait pour mot d'ordre de laisser folâtrer le plaisir.

Je ne vous déroule qu'un coin des magnificences du Bal:

Louis XII, voulant montrer la grandeur des pompes royales à la ville de Milan, « ordonna un Bal solennel, où toute la noblesse fut invitée. Ce bal fut ouvert par le roi, et continué par les cardinaux de Saint-Severin et de Narbonne, qui dansèrent avec les plus aimables dames de la Cour.

Je ne rappelle que pour l'ordre chronologique le bal déjà mentionné du concile de Trente, donné pour faire honneur au fils de Charles V, et ouvert par le cardinal Hercule de Mantoue.

Catherine de Médicis avait un goût prononcé pour les fêtes, et c'est elle qui finit de mettre à la mode les grands ballets et les bals. Une des brillantes réjouissances qu'elle organisa est celle qui eut lieu pour le mariage du duc de Joyeuse avec la belle-sœur du roi, Marguerite de Lorraine: certains habillements des illustres danseurs de cette nuit avaient

coûté, chaque, près de 80,000 francs! Le prix est honnête. — C'est à cette fête que fut dansé (pardon, Mesdames; il faut que chacun ait sa part) le premier des ballets de chevaux, inventés, dit-on, par les Sybarites, que les Florentins ressuscitèrent en 1608 et 1615, et que Louis XIII et Louis XIV ont encore embellis dans leurs resplendissants Carrousels.

La Reine-mère, avec la politique que vous lui connaissez, avait besoin et usait largement d'apparences riantes pour dissimuler ses noirs projets, — fond sombre qu'elle couvrait de broderies d'or. On peut, sans parler du bal d'une galanterie toute royale qu'elle offrit à son fils dans la petite île formée par la Bidassoa, lors de son entrevue avec Charles IX et le duc d'Albe, — on peut citer celui plus fameux encore donné au Louvre, dans la grande salle de Bourbon, par la reine, les princesses, et tous les seigneurs de la Cour. Jugez de l'ardeur des nobles figurants : la représentation dansante du Ballet de *Circé et ses nymphes* dura de 10 heures du soir à 4 heures du matin! vers, musique, décorations,

tout avait été soigné par des hommes spéciaux; mais le célèbre Beau-Joyeux, — que nous retrouverons, — est celui qui s'illustra le plus des ordonnateurs de cette longue soirée. C'était un Italien, nommé de son vrai nom, Balthazarini, un des meilleurs violons de l'Europe, et que le duc de Brissac avait envoyé à Catherine de Médicis, qui l'avait pris pour valet de chambre. La Cour ne parlait que de lui, et les poètes du temps lui adressèrent toutes sortes de louanges rimées.

Mais ces fêtes ne tardèrent pas longtemps à prendre des allures licencieuses; l'Italienne avait des fils à étourdir, et le tourbillon des joies nocturnes les enivra quelque peu: Henri III s'y déguisait en femme; les femmes y prenaient des habits d'hommes;... « dans un bal donné au roi par la reine, les plus belles dames de la Cour servirent, la gorge découverte et les cheveux épars... » C'est passablement décolleté et échevelé! — Et quand on pense que dans les grelots de ces folies, tintait déjà la cloche qui sonna la Saint-Barthélemy!!!

Je préfère arriver au galant et loyal Henri IV, qui dansa bien autant, mais qui ne cacha pas une seule noirceur sous la gaieté de ses danses... Il aimait bien mieux ajouter un pas aux joyeux *tricottets* (dont nous parlerons dans un chapitre prochain).

Ce bon roi fut élevé dans un pays où l'on saute et gambade en naissant, car, de tout temps, les Béarnais ont eu la réputation d'excellents danseurs.

Plus de 80 ballets furent exécutés à la cour en moins de vingt ans. Sully, l'austère ministre, était l'âme de ces fêtes, auxquelles le roi trouvait qu'il manquait quelque chose quand il n'y était pas... Ecoutez plutôt le vieil ami de Henri, discourant sur ce sujet dans ses Mémoires :

« Il ne fut question, dit Sully, pendant tout le temps du séjour de Henri en Béarn, que de réjouissances et de galanteries. Le goût de Madame, sœur du roi, pour ces divertissements, lui était d'une ressource inépuisable. J'appris auprès de cette princesse le métier de courtisan, dans lequel j'étais fort neuf.

Elle eut la bonté de me mettre de toutes les parties ; et je me souviens qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un ballet, qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence... L'arsenal était toujours l'endroit où s'exécutaient ces jeux et ces spectacles, qui demandaient quelques préparations... J'avais fait construire à ce sujet une salle spacieuse. »

Un de ces ballets fut interrompu par un épisode assez saillant. Pendant l'exécution de la danse, on vient apprendre au roi qu'Amiens est pris par les Espagnols.

— « Ce coup est du ciel, s'écrie Henri. C'est assez fait le roi de France ; il est temps de faire le roi de Navarre. »

Puis, se tournant vers la belle Gabrielle :

— « Ma belle maîtresse, lui dit-il, il faut changer nos armes, et monter à cheval pour commencer une autre guerre. »

La cour de Louis XIII fut sombre, tout en recevant de temps à autre, comme contraste et par trouées passagères, des éclaircies grotesques et bouffonnes : — *Le Ballet de Maître Galimathias, pour le Grand Bal de la*

Douairière de Billebahaut et de son fanfan de Sotteville, — tel est le titre d'un ballet où dansa le roi. — En 1630, le duc de Nemours organisa le ballet des *Goutteux*, dans lequel, goutteux lui-même, il figura assis sur son fauteuil et battant la mesure avec son bâton.

Passons vite par-dessus un autre ballet indigeste, raide et enflé, donné par Richelieu [1], — et disons en quelques mots, que Louis XIV fut un parfait danseur et qu'il fit *beaucoup* pour l'art charmant qui nous occupe. Oui, l'on peut recommander ici à l'admiration des zélés, des fidèles, le goût bien connu que le grand roi montra pour la danse, — dont l'Académie, « composée des treize des plus expérimentés dudit art, » fut fondée par lui en

[1] Le cardinal y avait personnifié le *Monde*, qui avait pour coiffure le Mont-Olympe, et « pour vêtements une carte de géographie, où l'on écrivait *France* sur l'estomac, *Allemagne* sur le ventre, *Italie* sur un bras, *Espagne* sur une jambe, et sur le dos *Terre australe*, *Terre inconnue* ! »

1661, — et ce goût royal vous fera comprendre à l'instant même l'engouement prolongé des Français pour cet amusement, les progrès qu'ils y firent, la réputation qu'ils y obtinrent, et les pompes dont ils l'entourèrent.

Cela pourrait bien, pour plusieurs, donner raison à la maxime chinoise qui dit que : « L'on peut juger d'un souverain par l'éclat de la Danse durant son règne. » — Le tout sans empêcher d'autres de demander si les Chinois raison.

Dans notre chapitre sur les Danses des anciens, nous avons divisé et subdivisé à l'infini; ici, au contraire, nous nous bornerons simplement à indiquer deux grandes catégories :

1° Les Danses *théâtrales* ;

2° Les Danses *de ville*.

Ces deux divisions principales nous suffiront amplement, attendu que, chez nous, les nuances de notre art sautillant sont bien moins nombreuses que celles qu'il avait à Rome ou dans la Grèce : nous n'exécutons, en effet, ni danses *sacrées*, ni danses *funè-*

bres; il est vrai qu'en revanche nous possédons des danses *profanes* à profusion... Tout se compense dans ce monde danseur et léger.

Dans les Danses théâtrales sera compris tout ce qui tient aux Opéras et Ballets, dont nous venons de parler. Nous y verrions, si nous avions le temps de nous en occuper avec quelques détails, l'Opéra prenant naissance, par les soins du célèbre Baltazarini, dont nous avons déjà parlé, et qui donna le premier, en France, l'idée des « représentations en musique » ; puis ce même Opéra, traversant successivement ses neuf domiciles, (rue Guénégaud, — rue de Vaugirard, — Palais-Royal, — Tuileries, — encore Palais-Royal, — Porte-Saint-Martin, — rue Richelieu, — rue Favart, — et rue Lepelletier) ; ce même Opéra, dis-je passerait par les mains de l'abbé Perrin, de Sourdac, de Champeron, de Cambert, de Lully et autres, jusqu'à celles des célébrités administratives de nos jours : et ce ne serait pas des fastes mesquins à dérouler que ceux de notre institution lyrique et dansante, fastes parmi lesquels on verrait briller au premier rang

cet arrêt du Conseil, de l'année 1669, décidant que : « *l'on ne déroge point en faisant profession de la Danse, ainsi qu'en s'attachant au Théâtre...* »

Il y a là-dedans, n'est-ce pas, de quoi relever de bien des affronts, de bien des dédains, de bien des avanies, — car, de tout temps, les esprits étroits ont fait des avanies aux artistes. — Si j'étais danseur, je voudrais me faire peindre un blason avec cet arrêt pour devise.

Mais laissons l'empire de la Danse scénique, empire où, des anciens Pécourt et L'Etang jusqu'à nos brillants Petipa et Saint-Léon; où de Melles Lafontaine et Subligny jusqu'à nos Taglioni, Elssler, Cerrito et Guy-Stephan, apparaissent, de proche en proche, tant et de si illustres souverains et souveraines. — Un jour nous pourrons vous esquisser spécialement la silhouette radieuse de l'Académie de Musique ; mais pour aujourd'hui, force nous est de nous renfermer dans la Danse plus proprement dite, c'est-à-dire dans la deuxième des catégories indiquées tout à l'heure.

VII.

Danses de ville. — Danses basses et Danses par haut.

La deuxième de nos catégories, dans laquelle nous allons à peu de chose près nous renfermer, est celle qui comprend les danses *de ville.* — Ce nom de danses *de ville* doit se prendre ici dans le sens le plus étendu, dans l'acception la plus large du mot.

Nos pères les avaient subdivisées en deux classes :

1° Les danses *basses*, — appelées aussi danses *nobles;*

2° Les danses *par haut*, — appelées aussi *baladinages*.

Expliquons d'abord la contradiction apparente, l'antithèse de mots de ces doubles appellations :

Les premières, régulières, tranquilles, convenables, « comme le sont les danses des honnêtes gens, » furent nommées *basses* parce qu'elles étaient calmes et sans excentricités. Leur seconde dénomination de danses *nobles* leur convenait donc parfaitement, tant par la dignité qui présidait à leur exécution que par le bon ton et le rang des personnes qui les exécutaient. On était bien sûr, par là, de les distinguer des danses irrégulières, que nous allons définir.

Les deuxièmes, accompagnées de sauts, de mouvements violents, comme celles affectées « par les bouffons, les pantomimes et les saltimbanques, » furent nommées *par haut* parce qu'elles étaient turbulentes et excentriques. Leur surnom de *baladinages* leur con-

venait donc également, les baladins se livrant toujours à des contorsions extraordinaires.

Nous verrons, par la suite, lequel de ces deux genres assez différents s'est le plus religieusement conservé.

Parmi les danses *basses* les plus en faveur dans les deux ou trois siècles derniers, nous pouvons vous citer en première ligne :

Le *Branle*, par où commençaient et finissaient tous les bals, et qui avait des variétés nombreuses, dont les principales étaient : le branle des *sabotiers*, où chaque danseur frappait du pied à terre ; le branle des *lavandières*, où l'on imitait le bruit du battoir en frappant dans ses mains ; le branle aux *flambeaux ;* celui des *pois ;* celui des *hermites ;* le branle *à mener*, que chacun menait à son tour et où l'on se mettait à la queue ensuite, etc., etc.

Le *Menuet*, cette danse grave, noble, élégante et simple, que le Poitou nous a léguée, que Marcel et Pécourt ont perfectionnée, que le mélancolique J.-J. Rousseau appelait « le

moins gai de tous nos genres de danse usités dans les bals, » et qui, malgré cette condamnation incompétente, a fait si longtemps et avec tant de raison les délices de nos spirituelles grand'mères... Elles se souvenaient que Don Juan d'Autriche, vice-roi des Pays-Bas, était parti en poste de Bruxelles et venu *incognito* à Paris, exprès pour voir danser un menuet à Marguerite de Bourgogne, réputée la première danseuse de l'Europe ;

La *Gavotte*, fille savante et agréable du menuet, parfois gaie, mais plus souvent tendre et lente, et dans laquelle on s'embrassait et on se donnait le bouquet ;

La *Pavanne*, sur laquelle avait déteint la majesté espagnole du temps, mais que Catherine de Médicis rendit plus gracieuse et plus vive, où les danseurs, avec épée et manteau, les danseuses, en robes longues et pesantes, « faisaient la roue l'un devant l'autre, comme des paons avec leurs queues, » ce qui lui a donné son nom (de *pavo*, paon ; — d'où encore le verbe se *pavaner*), et qu'à cause de son importance, on appelait aussi le *grand-bal;*

Le *Trihori*, ancienne danse de France, qu'Eutrapel, dans ses contes, appelle « trois fois plus magistrale et gaillarde que nulle autre... en sorte que la force de sa parole et sa grâce y restent prins et englués,... pour demeurer un vrai ravissement d'esprit, soit à joie, soit à pitié... »;

La *Boccane*, grave et figurée, que l'on commença à danser en 1646, et qui doit son nom à son inventeur *Boccano*, maître à danser de la reine Anne d'Autriche;

La *Chaconne*, appelée insipide, dont le mouvement est modéré et même lent, et dont le nom nous dit qu'elle a été inventée par un aveugle *(ceccone);*

La *Sarabande*, venue d'Espagne comme la Pavanne, mais à laquelle on donne trois autres origines ou étymologies, ce qui lui fait honneur... moins, cependant, que l'affection que lui portait Des Yveteaux, lequel, mourant à Paris, âgé de plus de 80 ans, se fit jouer un air de cette danse, « afin, disait-il, que son âme passât plus doucement »;

La *Courante*, qui doit son nom aux nom-

breuses allées et venues dont elle est remplie, divisée en courante *simple* et en courante *figurée*, se dansant également à deux personnes, très-grave, exhalant un parfum de noblesse, et que « Louis XIV préférait à toutes les autres danses et dansait mieux que personne à sa cour. » Ses mouvements étaient si essentiels, qu'on la regardait comme indispensable à savoir pour bien danser.

Passerons-nous sous silence ces nombreux *Pots-Pourris*, qui se dansaient dans les plus beaux salons et jusque chez la reine, et dont les noms bizarres et pittoresques rempliraient vingt pages?

Oublierons-nous surtout, cette fameuse, cette insigne *Contredanse*, qui remplaça le vieux menuet, si aimé, si choyé, si pratiqué jadis, et aujourd'hui, hélas ! comme bien des choses qu'on a beaucoup aimées, plongée dans un si complet abandon? D'origine champêtre, et qui plus est, anglaise (*country-danse* voulant dire *danse des champs*), cette composition charmante a tout à fait le cachet du bon ton et l'esprit de la société française.

— Un auteur, en en parlant, disait, il y a une vingtaine d'années : « ...Cette danse, qui a prévalu sur toutes les autres. » ...Hélas! hélas! s'il était appelé à donner de nouveau son opinion sur elle en ce mement, il serait bien forcé de dire tout le contraire. — Par bonheur que la roue de la mode tourne, comme celle de la fortune, et que nous verrons encore la contredanse revenir avec ses grands et petits ronds, ses superbes quadrilles..... n'en avons-nous pas, pour preuve et malgré tout, conservé ses intéressants et divertissants cotillons?

Qui vivra dansera. — Nous y reviendrons nous-même, comme aux *Pots-Pourris*, que nous examinerons plus spécialement dans le chapitre prochain.

Parmi les danses *par haut*, nous pouvons vous mentionner :

Le *Rigaudon*, à l'air léger, au mouvement gai, si célèbre et si populaire, surtout en Provence et en Languedoc, et dont l'inventeur avait nom *Rigaud*;

Le *Tricotet*, qui se dansait gaîment et en

rond et qu'affectionnait tout particulièrement le bon roi Henri IV, qui y ajouta un trépignement de pied à la fin du dernier couplet, lequel trépignement, d'invention royale, fut introduit par Gardel, en 1780, dans le ballet de *Ninette à la cour ;*

L'*Allemande*, une des danses gaies les plus anciennes et les plus usitées chez nous, et dont le nom dit assez clairement l'origine ;

La *Gaillarde*, autrefois appelée *Romanesque*, et que l'on exécutait tantôt en cabriolant, tantôt en se baissant terre à terre, tantôt en allant tout le long de la salle et tantôt en la coupant par le travers ;

Les *Olivettes*, campagnarde analogue à la *Farandole* des Bourguignons, des Provençaux et d'autres, et dans laquelle, fleuris et enrubannés des pieds à la tête, les danseurs courent les uns après les autres, en serpentant, autour de trois arbres, jusqu'à lassitude complète. « Allons, dit la chanson, allons, Annette, dansons les Olivettes ! »

La *Pamperqué*, appelée par d'autres *Pamperruque*, danse particulière des Bayonnais,

composée de ronds, de passes, ornée de rubans multicolores, de nœüds, de fleurs, dirigée par un roi de la fête, et excitée par le son infatigable du fifre et du tambour;

La *Mariée*, vieille danse figurée, dont les seuls exécutants étaient un homme et une femme, et qui, à cause de sa gaîté, était ordinairement appelée à réjouir les noces des « bons petits bourgeois, » où son nom dit qu'elle a dû prendre naissance;

Le *Traquenard*, espèce de danse qui donne au corps des mouvements particuliers, dont les pas sont prompts et mal réglés, et dont le nom vient de *trac*, qui se disait de l'allure de la haquenée.

Nommons encore les *Bourrées*, les *Rondes*, les *Gigues*, les *Musettes*, les *Villanelles*, danses rustiques, aux airs gais, aux rhythmes accentués, aux figures grotesques, provocantes et d'un goût toujours plaisant... Puis, reposons-nous, et attendons les exercices du chapitre prochain.

VIII.

Importance donnée à la Danse. — Pots-Pourris. — Contredanse.

Les deux catégories que nous venons de passer si rapidement en revue, en ne vous montrant seulement que les danses les plus saillantes choisies dans chacune d'elles, ne vous entretiennent, bien entendu, que des exercices le plus en usage parmi nous ; nous aurions bien des listes à faire pour les com-

pléter... mais passons : les nomenclatures sont mortelles.

Et cependant, celles que vous venez de parcourir, si restreintes qu'elles soient, doivent, ô belles dames, vous prouver à quel degré de vénération a toujours été chez nous la Danse ; mais je puis facilement vous en donner une preuve encore plus forte, en vous transcrivant ici un passage de la *Chorégraphie* du magistro-danseur Guillemain, où vous verrez avec quel respect et quelle considération les élèves devaient alors traiter leurs maîtres de danse.

Voici, et textuellement, l'extrait curieux :

« Observations concernant la leçon. — Il convient que l'écolier aille au-devant du maître quand il arrive ; on doit le recevoir très-poliment, lui faire deux révérences : la première très-profondément, la seconde moins bas ; on doit ensuite le faire entrer dans l'appartement, lui présenter un fauteuil ou une chaise pour s'asseoir. Sitôt que le maître sera assis, l'élève (demoiselle ou cavalier) lui présentera les deux mains ; il se placera

à la première position, et fera quatre révérences, les genoux bien ouverts, la première très-basse, la seconde moins, ainsi que les deux autres, et ayant l'attention de ne pas lever les talons.

« Après les révérences, l'écolier ou l'écolière marchera en avant, puis en arrière, à droite et à gauche, de côté, ainsi que de toute autre manière que le maître jugera à propos.

« La leçon finie, l'élève aura l'attention de conduire le maître jusqu'à la porte de l'appartement ; il lui fera ensuite deux révérences, la première bas, la seconde moins ; il le remerciera poliment des peines qu'il s'est données, et des attentions qu'il a prises... »

Les maîtres de danse ne vous semblent-ils pas plaisants de s'élever avec un pareil sérieux sur leur piédestal ? Ils y posent gracieusement, c'est vrai ;.... mais ce devrait être assez. — Ils seront toujours un peu les enfants de Vestris, ce grand *Diou de l'entrechat!*

Avec de tels honneurs rendus à l'art de la Danse, il n'est pas possible que ce qui est

beau dans cet art disparaisse. J'espère donc que le *Quadrille* nous reviendra avec ses splendeurs, sa majesté calme, ses repos si favorables aux douces causeries ; j'espère que la *Walse*, que je n'ai pas encore nommée, cette danse féerique qui nous vient de la Suisse, mais que nous avons modifiée et embellie ; j'espère, dis-je, que la Walse ne s'endormira pas comme la Contredanse...

Pauvre Contredanse ! je la vois encore dansée par nos grand'mères, nos mères et nous ; je vois encore, en remontant plus haut, ces ravissants Pots-pourris, exécutés en beaux costumes Louis XV ;... j'entends la musique douce ou provoquante de Blasis, Vincent, Lily, Mignard, Baptiste, Julien, Breteuil, Chatelin et autres appeler les danseurs ; je vois les figures se former et se mettre en mouvement, et nous n'avons que l'embarras du choix pour en égayer nos salons :

Voyez-les défiler, toutes ces riantes Contredanses de l'autre siècle, — dont les titres seuls suffiraient à faire l'histoire des événements, des sympathies, des modes, des ca-

prices, des ridicules du moment! Voulez-vous l'*Aurore?* la *Folâtre?* les *Bacchantes?* le *Calife?* — Aimez-vous mieux la *Créole?* la *Changez-moi ces têtes?* la *Coquette?* le *Bon-ménage?* — Préférez-vous le *Petit-maître?* la *Jalouse?* l'*Inconnue à la redoute?* la *Virginie?* la *Gigue du Seigneur bienfaisant?* — Ou bien encore la *Jolie meunière?* le *Tambourin de Chatenay?* la *Julie?* la *Fillette?* la *Belle esclave?* — Ou la *Veillée villageoise?* l'*Air inflammable?* les *Plaisirs d'Épinay?* — Désirez-vous la *Prussienne?* la *Montgolfier?* la *Saint-Leu?* la *Doliva?* la *Suédoise?* — Ou si c'est la *Dugazon?* l'*Espagnole?* la *Financière?* la *Martinique?* la *Gibraltar?* la *Moscovite?....* etc., etc., etc.

C'est un cours de mille et une choses, n'est-ce pas?

Pour ma part, je veux vous en faire danser au moins une.

Suivez-moi, Mesdames; donnez-moi la main : je vous conduis figure par figure.

Voici celle que M. Blasis a baptisée la *Folâtre* :

1° Demi-chaîne anglaise;

2° Balancé;

3° Demi-chaîne anglaise;

4° Balancé;

5° Quatre Cavaliers en avant;

6° Quatre Dames en avant;

7° Chassé-croisé tous les huit;

8° Chaîne des Dames;

9° Chassé quatre sur les côtés;

10° Balancé;

11° Tour de deux mains;

12° Les deux couples se retournent;

13° Chassé en avant quatre;

14° Retournez à vos places en répétant le chassé;

15° Balancé tous les huit;

16° Tour de deux mains;

17° La même chose pour les six autres.

Vous voyez, chères lectrices qui me lisez peut-être entre deux de vos bals si différents de ceux d'alors; vous voyez que cela avait un sens, une couleur, et qu'il faut l'envahissement de toutes nos danses modernes, vives

d'ailleurs, mais fatigantes, pour étouffer un si agréable et si doux délassement.

Tourbillonnez longtemps encore, Polkas, Schottisches, Rédovas, Mazourques, Varsoviannas, et autres enfants échevelées de la walse si poétique ! Fatiguez bien, essoufflez bien notre vigoureuse génération !... Elle est de force à résister, du reste. —

Quant à nous, qui vous regardons avec plaisir, mais ne vous pratiquons pas, nous nous reléguons pour vous faire place ;....... mais nous guettons, nous attendons avec le calme du droit, et nous nous réservons, à votre première lassitude, pour le premier quadrille...

Tout ce qui est bon ne meurt pas !

Un dictionnaire spécial du temps parle des Contredanses, « dont les figures, dit-il, s'exécutent avec tant de rapidité, qu'elles *échauffent* ordinairement. »

Et nous qui les regrettons comme exercices *calmes* !....

Cela donne une jolie idée de nos sauts et de nos cabrioles d'aujourd'hui !!...

Reportez-vous-en, pour plus de détails aux très-spirituels physiologistes de nos bals contemporains, — dont nous vous donnerons néanmoins, quant aux bals de société, une idée sommaire, si vous voulez bien aborder le chapitre suivant.

IX.

Métamorphose. — Danses contemporaines. — Danses de société.

D'après le coup d'œil rapide jeté tout-à-l'heure sur les divertissements chorégraphiques de nos bons aïeux, il doit rester dans notre esprit une chose: c'est qu'à part les réunions exceptionnelles où le plaisir attisé avait pour mission spéciale de mener la Danse, les bals ne devaient pas toujours avoir une allure très-gaie ni très-entraînante.

La gaieté ne pouvait guère descendre à côté de ces danses solennelles, où l'on voyait les graves danseurs s'exécuter successivement deux à deux et jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne... La cérémonie devait durer longtemps ; mais, en compensation, elle ne devait pas faire rire !

C'était,ainsi que vous l'avez vu, les Menuets, les Courantes, les Chaconnes, les Sarabandes, les Gavottes, etc., qui défrayaient les réunions dansantes, réunions ouvertes et souvent fermées par un Branle, dont l'air et le mouvement monotones n'avaient rien de bien excitant non plus ;... le bal d'alors était un peu l'art, sinon de dormir, au moins de s'ennuyer en mesure. —

Mais la gaieté qui ne meurt pas comme cela dans le caractère français, tenta de reprendre le dessus. Ses efforts furent lents, mais ils réussirent : la glace se rompit ; tout doucement, par une pente insensible, les fronts compassés se déridèrent, les jambes cérémonieuses se dégourdirent, l'atmosphère se débarrassa de l'influence trop majestueuse

de la perruque Louis XIV... — On peut fixer cet heureux changement de physionomie à l'époque de l'introduction de la contredanse.

Mais cette métamorphose ne s'accomplit pas sans plaintes et sans cris. Les vieilles habitudes froissées se révoltèrent contre les audaces modernes : ce n'était partout que lamentations, complaintes et jérémiades sur la décadence du goût... Les plus intrépides, c'est-à-dire les plus irrités, auraient presque crié au sacrilége. — Je vais, comme une des plus plaisantes citations qu'on puisse faire, vous transcrire de très-sérieuses condoléances sur la profanation de l'art qui nous occupe. Ces condoléances sont de M. Bonnet, de ce bon M. Jacques Bonnet, qui s'imaginait avoir un esprit familier, et qui fut, peut-être à cause de cela, un des plus convaincus et des plus naïfs historiens de la Danse :

« Depuis le mariage de M. le duc de Bourgogne, dit-il, on a vu que les danses nobles et sérieuses se sont abolies d'année en année, comme la *Boccane*, les *Canaries*, le *Passe-pied*, la *Duchesse* et tant d'autres, qui consis-

taient à faire voir la bonne grâce et le bon air de la danse grave, comme il se pratiquait du temps de la vieille cour. A peine a-t-on conservé le *Branle*, la *Courante*, le *Menuet*, les jeunes gens de la cour ayant substitué à la place les Contredanses, dans lesquelles on ne reconnaît plus la noblesse et la gravité des anciennes : telles sont la *Jalousie*, le *Cotillon*, les *Manches vertes*, les *Rats*, la *Cabaretière*, la *Testart*, le *Rémouleur*, etc. ; de sorte que, par la suite des temps, on ne dansera plus dans les assemblées de cérémonie que les danses baladines. Cela va à la destruction des danses sérieuses, et confirme avec raison le reproche de l'humeur changeante des Français, qui, en cela comme en bien d'autres choses, sacrifient souvent le bon au plaisir de la nouveauté.... »

C'est, d'une belle austérité, n'est-ce-pas ? Les vieux censeurs du luxe et de la décadence des Romains auraient-ils gourmandé mieux et plus fort ?

Néanmoins et malgré tout, le changement s'était opéré : Rameau avait introduit la con-

tredanse dans les Ballets, en 1745. — On dansait en France, et l'on s'amusait en dansant!

Mais, hélas! s'amusa-t-on toujours?... et danse-t-on même aujourd'hui?

On saute, on s'agite, on s'émoustille beaucoup; on se fatigue à l'excès... cela fait certainement honneur à la vigueur et à l'élasticité des jarrets contemporains; mais cela nous rend-il les beaux jours... ou, pour mieux dire, les belles nuits du *vrai* bal?

La danse libre et hardie, indépendante et audacieuse qui le transforme, a, de notre temps, de nombreux sanctuaires!...

Mais!!!...

Nous faisons à nos gracieuses lectrices la galanterie de ne pas les y conduire, non par pruderie (Caton assistait bien, à Rome, aux fêtes de la déesse Flora!), mais parce que la pérégrination, déjà un peu aventureuse, serait par trop longue,... et puis que je craindrais vraiment, dois-je le dire? que quelques-unes de mes jolies compagnes ne prissent goût et trop vite au fruit défendu.—Il est toujours prudent de craindre, en fait de plaisir

surtout, cet arrière-goût fatal de la pomme d'Eve !

Il est donc convenu que nous laissons, — non sans en regretter les coups-d'œil pittoresques et certaines gentillesses avancées, pour ne pas dire risquées; — que nous laissons, dis-je, et la *Chaumière*, et le ***Ranelagh***, et ***Mabile***, et le ***Château-Rouge***, et le ***Casino***, et les ***Hermitages***, et tous ces autres lieux provoquants, champêtres ou non, — dont vous avez, d'ailleurs, mille descriptions piquantes dans les études souvent profondes qu'une de nos jeunes générations d'écrivains sait si bien habiller de couleurs spirituelles et de formes légères. Vingt physiologies pour une s'offrent à vous, pleines d'attraits et vraies sous la charge, pour vous guider dans ces riants dédales, où, comme ne manquerait pas de le dire un faiseur de madrigaux italiens, les feux des prunelles font pâlir ceux des bougies et des becs de gaz !

Les bals administratifs et officiels furent de tous temps remarqués. — Ceux de certains princes et hauts personnages les éclipsèrent

parfois. — Les théâtres se mirent de la partie, et, le 31 décembre 1715, l'Opéra, par la permission du duc d'Orléans, inaugura ses bals, qu'il donnait trois fois par semaine, pendant la durée du Carnaval.

Une grande tradition, à propos du bal de l'Opéra, est celle qui nous dit que tous les ans il dégénère. Dire qu'il n'est pas dégénéré serait certainement un tort, ou au moins une inexactitude; mais je trouve cette phrase dans un travail érudit sur la Danse : « Le bal de l'Opéra a toujours été une cohue dès son origine... »

Diable !...

Quand donc, alors, fut-il le rendez-vous de toutes les distinctions? Quand donc réunit-il cette société d'élite, qui s'y livrait aux plus fines intrigues, à la plus pétillante causerie? —

Ah ! voilà ! c'est précisément quand on y causait...

Et causer, suivant nos auteurs, n'est probablement pas danser.

Nous laissons à celles et ceux qui l'ont vu

dans son beau temps, de rectifier et compléter, à côté de leur lecture, le croquis que tous ces dires peuvent tracer du bal, jadis si renommé, de l'Opéra.

Quant à nos danses de société, ou de salons, vous êtes toutes, chères dames qui avez bien voulu nous suivre jusqu'ici, à même d'en parler beaucoup mieux que moi, qui ne connais plus guère que mes souvenirs et mes livres : vous êtes l'ornement de toutes les nuits animées de l'hiver, les héroïnes de tous les instants heureux qui nous rassemblent, et vous savez toujours lutter avec un incontestable avantage contre les affreuses tables de jeu et autres dérivatifs de votre radieux plaisir.

Permettez-nous de clore ce chapitre en vous citant deux sonnets, dans lesquels nous avons conservé deux reflets très-différents du plaisir de la Danse, et qui, tracés d'après nature, sont vrais tous deux.

Je tiens à vous donner ces deux sonnets [1], qui rentrent d'ailleurs parfaitement dans notre cadre, parce que c'est après les avoir écrits que m'est venue l'idée d'essayer l'histoire de la Danse.

Après, nous en aurons fini avec les danses *anciennes* et *francaises*. Il nous restera à jeter quelques regards sur les danses *étrangères*.

Voici le *Contraste* :

1 Ces deux sonnets sont extraits d'un recueil de poésies de ce genre que l'auteur prépare sous ce titre *Le Nid du Poète*.

LE BAL AU SALON.

(Paris.)

J'aime l'éclat du bal et des blanches parures ;
L'air de fête riant dans tous les yeux charmés ;
Ces mystères de voix, ces bruits, ces doux murmures
Qui planent, s'élevant des groupes animés.

J'aime à voir se croiser ces charmantes figures;
Ces cheveux blonds et noirs, de fleurs et d'or semés,
Voler, mêlant leurs flots plus beaux que les dorures,
Passer, laissant dans l'air des rayons parfumés.

J'aime les feux du lustre aux gerbes colossales ;
Les glaces, centuplant l'immensité des salles;
Les corbeilles, offrant leurs suaves couleurs.

J'aime cette atmosphère où le bonheur respire,
Où le regard s'enivre... hésite, — et ne sait dire
Lequel est le plus frais des femmes ou des fleurs !

LE BAL A LA GRANGE.

(Bourgogne.)

A de naïfs tableaux je trouve un charme étrange.
J'aime à me rappeler les danses du pays,
Tous ces gais campagnards s'échauffant dans la grange,
Pendant que les anciens boivent sec au treillis.

Voyez-les, en sabots, côtoyant leur gros ange,
Et guettant des baisers souventefois cueillis,
Bondir et démener leurs jambes de vendange
A fatiguer l'orchestre, à vous rendre ébahis.

Oui, j'aime ces danseurs et leurs brusques allures :
La main qui prend la taille est rouge d'engelures,
Mais la fraîche amoureuse aime ces francs garçons.

L'orchestre est un vielleur juché sur une tonne ;
Un lampion sert de lustre en n'éclairant personne ;
C'est burlesque... mais c'est du plaisir sans façons !

X.

Danses étrangères. — Sauvages. — Orientaux. — Chinois.

Dans le rapide coup-d'œil qu'il nous reste à jeter sur les Danses étrangères modernes, — dont toutes, néanmoins, ne seront pas scrupuleusement contemporaines, — nous ne pouvons nous permettre la plus légère digression. Le moindre développement auquel nous voudrions nous livrer prendrait vite le court espace que nous avons à parcourir... Aussi est-ce un panorama à toute

vapeur, je devrais dire à toutes jambes, que nous allons, chères et bienveillantes lectrices, prier notre plume cosmopolite de dérouler devant vous.

« La Poésie, la Musique et la Danse ont agréablement occupé chaque nation, » dit Blasis; — Compan ajoute : « Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu des Danses... Tous les peuples de la terre en ont fait l'objet de leur culte et de leurs plaisirs. »

Nous allons appuyer cette incontestable vérité de quelques exemples.

Les peuples dont nous avons dessein de vous esquisser les principales danses sont : les Sauvages, — les Orientaux, — les Chinois, — les Suisses, — les Grecs modernes, — les Anglais, — les Allemands, — les Russes, — les Italiens, — les Espagnols, — etc...

Rien que cela !...

Vous voyez que nous avons besoin de laconisme.

« La Danse chez les Sauvages, dit Châteaubriand, se mêle à toutes les actions de la vie. On danse pour les mariages,... pour recevoir

un hôte, pour fumer un calumet ; on danse pour les moissons,... pour la naissance d'un enfant,... surtout pour les morts. » Et ce que dit l'illustre voyageur n'est que l'exacte vérité : toutes les émotions de ces peuples enfants semblent se traduire par des sauts et par des bonds, composant la gymnastique toujours très-animée de leurs cérémonies et de leurs fêtes.

Pour preuve, voici quelques noms :

La Danse de la *Découverte*, dans laquelle les Sakis et les Othagras expriment tout ce qu'ils font dans une expédition guerrière pour surprendre ou découvrir leur ennemi ;

La Danse des *Festins de guerre*, dans le Canada, où le Chef, simple spectateur et la pipe à la main, fait tous les honneurs du festin d'apparat qui la termine, mais sans se permettre de toucher à la moindre chose ;

La *Chica*, pittoresque mais souvent trop expressive, née en Afrique, transportée aux Antilles, et qui a enfanté le séduisant Fandango, que nous verrons tout à l'heure ;

La danse du *Feu*, où le feu commence par

jouer son rôle, puis s'éteint pour ne plus laisser voir qu'un sauvage dansant avec un tison dans la bouche. Cette danse se prolonge du soir au matin, accompagnée de cris perçants et du bruit continu du tambour et du chichikoué ;

La danse du *Mariage*, usitée comme la précédente dans l'Amérique septentrionale, pour laquelle les mariés se haranguent, dansent ensemble en chantant et tenant chacun par un bout une baguette, qu'ils rompent ensuite en autant de morceaux qu'il y a de témoins, auxquels ils les distribuent ;

La danse du *Sacrifice*, que les Sauvages du Canada préparent en portant sur un bûcher divers échantillons des marchandises dont ils trafiquent. Ce sacrifice est une offrande au Grand-Esprit (*Kitchi-Manitou*). Les enfants disposent les écorces incendiaires ; les guerriers dansent, chantent et fument, et les vieillards font des harangues pendant que le tout est dévoré par la flamme ;

La danse des *Funérailles*, qui, après les festins et les harangues (toujours des haran-

gues !... les Sauvages sont décidément causeurs), s'exécute autour du mort habillé et assis sur une natte, absolument comme s'il était vivant, et se continue pendant que les esclaves portent lentement le cercueil au bocage de la mort.

Je pourrais vous indiquer encore la *Canarie*, la danse du *Bœuf*, celles de la *Guerre*, du *Kalumet*, la *Kalenda*, etc. ; mais il faut que messieurs les Sauvages, qui ont eu, je ne sais trop pourquoi, les honneurs du pas dans ce chapitre, le cèdent aux autres.

Les Orientaux, quoique très-enclins au plaisir, sont peu danseurs. Leur tempérament s'oppose à cet exercice, que leur religion et leur paresse ne secondent pas davantage. Ils ont des danseuses, qui leur donnent le spectacle de la Danse ; mais ils en restent spectateurs.

Parmi les danses orientales, je vous mentionnerai :

Celles des Indiennes, que la religion et les lois chargent « de peindre l'amour, l'héroïsme et la gloire, » et qui, ornées de tissus

légers et d'armes brillantes, exécutent des ballets tendres, moraux et guerriers ;

Celles des Japonais, qui pour fêter les Hollandais, leurs hôtes, font venir de jeunes garçons et de belles jeunes filles, qui se livrent à des pas souples et harmonieux, dont l'ensemble a quelques rapports avec nos contredanses. Ce sont ces danseuses qui ont sur elles une *trentaine* de robes de soie aussi légères que l'air, et qu'elles ôtent une à une, en laissant les corsages pendre en bouffant à leur ceinture ;

Celles des *Bayadères*, ces véritables fées de la Danse, dont les pantomimes d'amour sont décrites partout, et qui, richement parées, les cheveux épars, ornées de bracelets, de pierreries, surtout du fameux collier de *mougry* [1], et se perdant dans les plis vaporeux

[1] Le *mougry* est une fleur qui ressemble au jasmin double d'Espagne, et dont l'odeur suave et pénétrante est préférée par les sveltes bayadères à tous les parfums. L'effet de ce collier est puissant, puisqu'il ravit en même temps et l'odorat et la vue.

de leurs écharpes aériennes, exercent un charme irrésistible sur tous ceux qui les admirent.

Nommons encore le *ronguing*, ou *tantac*, des malais habitant les îles de Java et de Ceylan, où l'homme, attiré par la vivacité et la prestesse de la danseuse, se rend auprès d'elle et cherche à l'imiter... mais en vain : alors il l'embrasse, lui donne en remerciement quelques monnaies, et se retire vaincu.

Je finis, comme excentricité, par le *Moulinet*, « danse singulière que les Dervis exécutent pour célébrer la fête de Ménélaüs, leur fondateur. » Ces bons religieux prétendent qu'il tourna, en dansant, pendant quatorze jours sans s'arrêter, au son de la flûte de Hansé, son compagnon. Les mosquées sont les théâtres de cet exercice extraordinaire et violent, que certains poussent jusqu'à tomber de lassitude et d'épuisement.

Chez les Chinois, « la musique des danses et les danses elles-mêmes ont été, di Compan, en usage depuis le règne de Houang-Ty jusqu'à

celui de Tcheou inclusivement, » c'est-à-dire, suivant le calcul de presque tous les historiens, pendant une période de 2450 années! — C'est un assez joli laps de temps, et qui ferait honneur au peuple le plus danseur de la terre.

Ils avaient, ces éternels habitants du céleste Empire :

1° Les *petites* danses, qu'on pouvait apprendre à partir de treize ans jusqu'à quinze ans ;

2° Les danses *anciennes*, ou *grandes*, qu'on n'apprenait qu'à l'âge de vingt ans.

Les premières, au nombre de six, étaient :

Fou-Ou, la danse du *Drapeau* ;
Yu-Ou, la danse des *Plumes blanches* ;
Hoang, la danse du *Phénix* ;
Mao-Ou, la danse de la *Queue du Bœuf* ;
Kan-Ou, la danse du *Dard* ;
Gen-Ou, la danse de l'*Homme*.

Je ne tracerai point de plus ample description de ces exercices, ni de quelques-uns des suivants, parce que leurs noms, parfaite-

ment trouvés, sont de nature à en donner une idée très-suffisante.

Les secondes, au nombre de dix, étaient :

Yvn-Men, la *Porte des Nues ;*

Ta-Knen, la *Grande Tourmente ;*

Ta-Yen, la *Tout ensemble ;*

Ta-Tao, la *Cadencée*, une des plus gracieuses de l'antiquité ;

Hya, la *Vertueuse*, lente, majestueuse et grave ;

Ta-Hou, la *Bienfaisante ;*

Tà-Ou, la *Grande Guerrière*, exprimant les hauts faits et les victoires ;

Chao, nommée ainsi de l'instrument en forme d'S que tient le danseur ;

Ou-Hien-Tché, qui imite les mouvements des eaux agitées par un doux zéphir ;

Enfin, la fameuse *Ou-Ovang*. — Deux mots sur celle-là :

Le premier empereur de la dynastie de Tcheou portait ce nom. Il avait, disait-il, délivré le monde du méchant prince qui le gouvernait, et, pour représenter et perpétuer cette action, il composa, gestes et musique,

la danse à laquelle il donna son nom. — Tous les Chinois en admirent le scenario; ils la trouvent instructive, et ils semblent voir en elle « les différentes évolutions qu'avait faites le Conquérant pour s'assurer la paisible possession de l'Empire. »

D'après le Père Amyot, le mot danse, *Ou*, ne porte pas dans l'esprit des Chinois l'idée de sauts et de gambades, mais plutôt de positions et attitudes mesurées, ayant toutes les allures de la mimique et cherchant à exprimer des pensées sans le secours de la parole.

Au chapitre suivant la continuation de notre tournée lointaine.

XI.

Continuation des Danses étrangères. — Suisses. — Anglais. — Allemands. — Grecs modernes.

Notre panorama chorégraphique continue de se dérouler devant vous.

Mentionnons, en passant, les bons habitants de l'Helvétie, — dont une danse, qui porte leur nom (la Danse *Suisse*), a un caractère tout exceptionnel, consistant en un continuel traînement de jambes, — et dont une autre, celle exécutée dans la fête appelée

Aelperkilvi, est au contraire animée, bruyante et entremêlée de figures particulières...»

Ces peuples champêtres et montagnards, que le *ranz des vaches* commence à faire un peu moins pleurer, dansent certainement de même que tous les autres peuples ; mais, comme ils n'ont besoin ni de fêtes, ni de carnavals pour attirer dans leur pays les étrangers, qui, en guise de monuments, viennent y admirer leurs montagnes, cet exercice n'a pas pris chez eux un caractère aussi original ni aussi tranché, parce qu'il n'est pas le plus fréquent ni le plus nécessaire de leurs plaisirs.

Nous faisons notre course un peu comme l'idée nous vient... Des monts helvétiques nous sautons dans les îles de la Grande-Bretagne.

L'Anglais, dont le caractère est volontiers grave, a, comme contraste sans doute, des danses qui, loin de manquer de mouvement, sont gaies, vives, et guidées par un rhythme assez rapide. — Pour ne pas abuser des citations, nous ne mentionnerons que l'*Anglaise*, dans laquelle deux haies de danseurs

sont parcourues successivement par chaque couple, qui les remonte « en sautillant, balançant, et faisant la demi-chaîne, puis un tour de main » avec chacun des anneaux de la double chaîne. Et cela va ainsi jusqu'à ce que tous les couples aient repris plusieurs fois leur tour !... Vous voyez que la gravité anglicane est encore accommodante.

Cependant, hâtons-nous de mettre une restriction à notre éloge : comme dans les autres moments de leur vie civile, les hommes sont séparés des femmes pendant cette danse ; « la danseuse, indiquée par un maître de cérémonies à un cavalier, ou choisie d'avance par celui-ci, est ordinairement sa compagne *pour toute la soirée...* » — Un des plus grands plaisirs du bal, la variété, doit, du moins au point de vue des Français, disparaître devant cette contrainte. L'idée de la possession exclusive d'une danseuse pendant toute une nuit, à moins qu'on n'en soit juvénilement amoureux, sera toujours pour nos danseurs une chose fabuleuse.

Les Écossais ont des airs de danse simples

et gracieux. Leur principal exercice en ce genre est une espèce de chaîne anglaise, analogue à celle dont nous venons de parler, et dont le mouvement rapide a beaucoup de légèreté. Elle se continue à l'infini, et relevée par le pittoresque des costumes, elle est loin de manquer de charme.

Quant aux Irlandais, nous renvoyons, pour leur danse triste, abattue, je dirai presque endolorie, à l'un de leurs plus délicieux poètes, le suave Thomas Moore, qui, dans ses *Mélodies Irlandaises*, a donné le ton des plaisirs, a laissé voir toute la douce mélancolie de ses tristes compatriotes.

Faisons maintenant un tour en Allemagne, où le nombre des Danses n'est pas bien grand, mais où l'on aurait grand plaisir à se rendre, quand ce ne serait que pour y voir exécuter une walse, — cette danse délicieuse qu'elle a prêtée à la Suisse, et que la Suisse nous a rendue.

Je cède, pour cela, au plaisir de faire une citation :

L'Allemagne, dit Mme Élise Voïart, est la

véritable patrie de la *Walse*. D'une extrémité à l'autre de cette vaste contrée, elle règne en souveraine ; c'est la danse la plus chère nation. Une musique harmonieuse en accélère ou en ralentit le mouvement. Simple comme toutes les danses primitives, elle a des grâces qui lui sont propres et caractérisent en quelque sorte les mœurs de la société allemande en général, ainsi que les relations intimes et innocentes qui existent entre les jeunes gens des deux sexes. Il y a dans l'attitude réciproque des danseurs quelque chose de fier et d'ingénu ; chacun est bien à sa place : l'homme soutient sa compagne, et par un mouvement rapide et circulaire, semble l'enlever à tout ce qui l'entoure. La femme cède à ce doux entraînement ; et l'espèce de vertige que lui cause la walse donne à son regard une vague expression qui augmente sa beauté, ou la rend plus touchante... »

Cette description n'a rien d'exagéré ; tout valseur la trouvera vraie, sentie et gracieuse.

L'Allemagne s'amuse aussi parfois au

Menuet ; mais il est raide et guindé, et Mme de Staël s'en est légèrement moquée.

Les *Allemandes*, où l'on figure à deux, ou à quatre, et qui se composent « de passes, de figures et d'attitudes variées, » sont les danses les plus attrayantes de ce pays, — auquel nous les avons pendant longtemps empruntées.

La *Hongroise* et la *Valaque* termineront notre liste. La première a de la ressemblance avec la *Polonaise*, dont nous parlerons, — et la seconde, qui ressemble à la *Hongroise*, quoiqu'on en donne une de ce nom aux Grecs de nos jours, est, dit-on, la danse des anciens Daces, peuples occupant jadis la Valachie. — Toutes deux sont tantôt vives et tantôt lentes, mais présentent aux danseurs qui n'y sont pas familiers une certaine difficulté d'exécution.

De l'Allemagne, nous passons dans la Grèce moderne, dont les habitants sont assez riches en amusements de ce genre.

Beaucoup de leurs danses viennent des anciens Grecs, leurs très-glorieux ancêtres...

Nous allons vous mentionner les principales :

La *Valaque*, d'après plusieurs auteurs, la même que la précédente, que l'on croit être une ancienne danse bachique, pour laquelle les danseurs sont peu nombreux, et qui a pour but de représenter les vendangeurs foulant le raisin, chacun dans son cuvier ;

La *Candiote*, la même que celle du temps d'Homère, dont l'air tendre débute lentement pour s'animer ensuite, et qui, représentant l'épisode de Thésée et d'Ariane et imitant les tours et détours du labyrinthe, fait dessiner mille figures et circuits à la jeune fille qui la dirige;

La *Danse Grecque*, qui a pris naissance de la précédente, et qui la reproduit à quelques légères variantes près;

L'*Hyporchématique*, espèce de branle sérieux et lent, dans lequel les hommes et les femmes se tiennent par la main en chantant des couplets faits spécialement pour cette danse;

L'*Arnaoute*, ancienne danse militaire, que mènent une danseuse et un danseur, ce der-

nier tenant à la main un fouet et un bâton, s'agitant, animant les autres, courant rapidement aux extrémités des groupes, frappant du pied et faisant claquer son fouet, tandis que tous ceux à qui il commande le suivent, les mains entrelacées et d'un pas égal, quoique un peu plus modéré;

L'*Ionienne*, espèce de pas de deux, plus léger et plus réglé que les autres, dansé lorsqu'on était échauffé par le vin, passablement mol et efféminé, et que l'on voit encore pratiqué par les habitants de Smyrne et de l'Asie mineure;

La *Grue*, que certains veulent confondre avec la Danse Grecque ou la Candiote, et qui, exécutée avec ordre dans les prairies, au moment où reparaissait la verdure, était une danse du printemps (annoncé en Grèce, d'après Anacréon lui-même, par le départ des grues).

L'*Angrismène*, dansée jadis aux fêtes de Vénus, conservée et très répandue parmi les Grecs modernes, qui n'a pour personnages qu'un jeune garçon et une jeune fille, dont

le jeu est tout un petit poëme donnant l'idée d'une scène d'un de nos ballets amoureux;

La *Danse de Mai*, à laquelle les femmes et filles de village (de Belgrade, de l'île des Princes, etc.) se livrent en l'honneur de Flore, le premier de mai, dans les prés rajeunis, cueillant, effeuillant des fleurs, et s'en couvrant de la tête aux pieds. La plus belle mène la danse. Une des danseuses chante : « Soyez la bien venue, nymphe, déesse du mois de mai !... » Et le chœur à chaque couplet répète : « Déesse du mois de mai ! »

Citons encore la *Pyrrhique* des Spachiotes, qu'ils dansent en robe courte, culotte et bottines, avec carquois garni de flèches à l'épaule, et arc tendu au bras; — montrons les jeunes filles à la fontaine, lesquelles, le soir, après avoir rempli leurs vases, forment des ronds autour du puits sacré de *Callichorus*; — regardez les Klephtes, ces bandits des montagnes, développer leur longue chaîne conduite par un chef, dont tous suivent les mouvements, en répétant en chœur un refrain, que le chorèse accompagne du balan-

cement de la tête, et souvent avec un mouchoir qu'il agite en tous sens;—mêlez-vous en esprit, vous qui aimez les danses rustiques, à ces cercles animés s'enroulant autour du berger qui laisse un instant ses chèvres pour jouer de sa flûte ou de sa musette ;... — puis sautons dans l'archipel de la mer Égée, où Savary va nous mener voir la danse de la petite île de Casos...

Nous le suivons textuellement dans sa description, qui terminera notre chapitre avec les danses des Hellènes :

« La gaîté s'emparait des convives, dit le savant et agréable voyageur, lorsqu'un bruit d'instruments nous fit lever de table. Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues de blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement. Elles conduisaient un jeune homme qui jouait de la lyre, et s'accompagnait de la voix... Elles commencèrent à se ranger en rond, et m'invitèrent à danser... le cercle que nous formâmes est singulier par la manière dont il est entrelacé ; le danseur ne donne point la main

aux deux personnes qui sont le plus près de lui, mais aux deux suivantes, de sorte que l'on a les bras croisés devant et derrière ses voisines, qui se trouvent enlacées dans les anneaux d'une double chaîne... au milieu du rond se tenait le musicien. Il jouait et chantait en même temps. Tout le monde suivait exactement la mesure, soit en s'avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui. Pour moi, je me laissais conduire, et mon esprit était moins occupé de la danse que des personnes qui la composaient... »

Vous voyez que ces exercices des modernes habitants de la Grèce ne manquent ni de pittoresque, ni de poésie... S'il en est ainsi, chez ces fils dégénérés, que devait donc être la Danse chez leurs pères !...

XII.

Fin des Danses étrangères. — Russes. — Cosaques. — Polonais. Italiens. — Espagnols.

Dans notre course dansante à travers tous les pays, nous n'avons voulu suivre aucun ordre; nous avons sauté sans façon d'un peuple chez l'autre, et c'est encore ce que nous allons faire pour ce dernier chapitre, qui (son titre doit vous le dire) réunira des extrêmes.

Chez certaines populations septentrionales la Danse a un caractère énergique que l'on

s'attendrait presque à retrouver parmi les danseurs russes ; il n'en est cependant point ainsi : la servitude qui pèse sur les habitants de ce vaste empire exerce son influence réfrigérante sur leurs mœurs, et, dans ce cas, les plaisirs s'en ressentent comme le reste... faites donc marcher de pair une danse vigoureuse ou suave et le knout !...

Voyez plutôt les Russes, piétinant sans presque changer de place, et pirouettant sur la plante des pieds pour exécuter leur lourde pantomime, qui leur fait remuer sans cesse épaules, bras et hanches. C'est au son de leur longue guitare, appelée *balaléïca*, qu'ils se livrent à ces oscillations sans grâce, qu'excitent parfois les chants, les cris, ou même les sifflements des spectateurs.

Il paraît que les danses populaires des villes et villages qui avoisinent Moscou ne brillent pas toujours par la décence et la pudeur : elles représentent volontiers des épisodes que nous qualifierons de lestes, pour ne pas employer une autre épithète.

Le grand monde y emprunte un peu ses

danses à toutes les nations : l'Allemagne et la Suisse lui prêtent leur walse ; l'Angleterre son anglaise ; la France sa contredanse. Les hauts danseurs semblent avoir à eux une espèce de walse à balancements, qu'ils nomment *Canaïca*, et qui a plus de grâce et de légéreté que les autres... Est-ce parce qu'elle leur est propre ? — L'originalité a toujours un cachet autrement saisissant et plus agréable que l'imitation.

Un historien de la Russie, M. Leclerc, prétend qu'il y a « une analogie marquée entre les danses russes et celles des nègres de la côte de Guinée, » — de même qu'on en trouve entre les danses des peuples du Nouveau-Monde et celles de Cosaques.

En effet, la danse de ces derniers est remarquable par un caractère tout différent ; elle est forte, vigoureuse, énergique, et se sent de l'indépendance de ceux qui la professent. C'est, d'ordinaire, les combats et leurs accessoires dont on retrouve l'image dans l'ardeur, l'expression, la rapidité et la physionomie belliqueuse de ces exercices

pratiqués dans les steppes du Don et de l'Ukraine. — Il ne s'agirait, pour se convaincre, que d'entendre le sol retentir sourdement sous les pas cadencés qui rhythment le ***Hoppak***, le ***Tropak***, et surtout le ***Kastachok***, danses furieuses, dans lesquelles les jeunes et robustes danseurs se jettent, se précipitent, se ruent jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la folie.

De ces trépignements sans exemples des Cosaques, passons à la marche grave et enjouée des Polonais. J'appelle ***marche*** leur danse, qui a reçu le nom particulier de ***Polonaise***, parce que c'est une sorte de promenade plutôt que toute autre chose. On paraît l'affectionner principalement, et l'employer comme un repos entre des danses beaucoup plus fatigantes. Son pas se compose, pour la partie grave, d'un coulé fort simple et lent ; et, pour la partie enjouée, d'une petite révérence vive et brève, qui donne à cette marche une allure piquante et originale. — Les danseurs de la Polonaise ont un singulier privilége : un cavalier qui n'a point trouvé de dame, peut se permettre de désirer une

dame déjà invitée. Il n'a qu'à s'avancer près d'elle, la saluer, et frapper dans ses mains; ce signal avertit le danseur en possession de céder sa danseuse au nouveau venu, ce qu'il fait avec une politesse apparente, en se retirant dans un coin... d'où il va bientôt, du reste, exercer sa vengeance, s'apprêtant à mettre le même droit en vigueur pour lui.

Les ***Mazourques***, les ***Rédowas***, les ***Varsoviannas***, et autres gymnastiques de salons, molles ou accentuées, nous viennent des Polonais, qui les exécutent avec leurs costumes pittoresques et au bruit provoquant des éperons, dont le talon des danseurs ne doit jamais être privé.

Maintenant, pour être fidèle à notre programme d'excursion fantasque et un peu vagabonde, nous allons faire demi-tour pour laisser ces enfants du nord, et nous allons ***diriger nos pas*** du côté du soleil, afin d'assister à quelques-unes de ces chaudes évolutions méridionales.

A ce titre, l'Italie est là qui nous réclame, et

nous n'avons pas la moindre raison de délaisser plus longtemps pour les froides contrées cette patrie de la danse moderne, au moins aussi riche que la fille légèrement effacée ou pâlie des Grecs d'Homère.

Ce que nous avons dit dans le cours de ce petit livre sur la résurrection de la Danse en Italie, au XVe siècle, tiendra lieu de partie historique; nous nous contenterons ici, comme dans la suite, pour la fin de cet essai, de nommer quelques-unes des danses les plus en vogue, parmi lesquelles on distingue :

La *Forlane*, dont la mesure est vive et gaie, très-usitée parmi les gondoliers de Venise, et qui tient son nom des *Forlans*, habitants du Frioul — (la *Trévisane*, dont le nom dit l'origine, et le *Trescone*, de Lombardie, sont, avec la *Forlane*, trois des danses les plus nationales des Italiens);

La *Sicilienne*, d'un rhythme très-accusé, dont l'air « va en sautant, » et au moins aussi gaie que la précédente. Elle a de l'analogie avec le Fandango d'Espagne que nous verrons;

La *Volte*, dans laquelle le cavalier fait tourner (*voltare*) plusieurs fois sa dame, en l'aidant à faire un saut ou cabriole en l'air, et dont les Italiens, — qui l'ont prêtée aux Provençaux, — ont dit : *La traditore mi fa morire ;*

La *Pécorée*, ou danse des pâtres calabrais, dans le nom vient de *Pecora* (brebis), et dans laquelle, comme en un rigaudon vif, rapide et gai, les bras et la tête gesticulent aussi fort que les jambes;

La *Tarentelle*, nationale chez les Napolitaines, et que l'on suppose généralement devoir son nom à la *Tarentule*, araignée venimeuse des environs de Tarente, dont la dangereuse morsure était, disait-on, guérie par la vivacité des mouvements de cette danse, qui, avec son air aux triolets répétés, électrisait, fatiguait, faisait évanouir.... et sauvait les malades (Dupaty, dans ses *Lettres sur l'Italie;* madame de Staël, dans sa *Corinne*, et nombre d'autres auteurs et voyageurs ont donné des descriptions détaillées de cette danse) ;

Le *Saltarello*, populaire parmi tous les villageois de la campagne de Rome, dont le mouvement et l'air ont un cachet irrécusable d'antiquité, et qui est une vraie lutte d'agilité entre chaque danseur. Le cavalier y joue de la guitare, et sa dame du tambour de basque. Ce divertissement fait surtout les délices des vignerons et des jardiniers. Il faut la voir danser, à Monte-Testaccio, par les vendangeurs et leurs femmes... c'est un tableau digne du pinceau d'un Léopold-Robert, et dont un habile artiste contemporain nous a d'ailleurs gratifiés ;

La *Montferine*, simple et élégante, analogue à certaines bourrées de nos provinces de France, et à laquelle savent donner tant de charme les Milanaises aux regards vifs, au cou gracieux, à la taille souple, aux pas légers, aux bonds voltigeants. Les spectateurs de cette danse ont le même privilége que ceux de la Polonaise : très-fréquemment un dernier venu se glisse avec adresse entre le cavalier et sa dame, dont il s'empare, en forçant le premier à se retirer. Mais comme

cette licence fait partie inhérente de la Danse, qu'elle est prévue, et qu'en fin de compte, elle profite alternativement à tous, elle ne tourne jamais qu'à la plus grande gaieté de la troupe dansante.

Nous nommerions bien encore la *Francesca*, mais cette contredanse, composée des plus jolies figures de nos danses, n'est qu'un emprunt que les Napolitains nous ont fait pendant notre séjour dans leur ville; — la *Colonne*, que les Italiens dansaient au commencement de ce siècle, et qui consiste en de nombreuses passes exécutées au milieu des danseurs et danseuses formés en rangs serrés, est aussi du même genre.

Laissons à présent les gondoliers, matelots, pâtres et paysans de tous les points de l'Italie se livrer à leurs sauts, stimulés et soutenus par les airs rustiques de leurs musettes, et, — pour clore dignement, — allons faire un tour en Espagne. L'Espagne, nous n'hésitons pas à le proclamer, est la reine de la Danse; nous l'avons gardée par la bonne bouche... et il est temps de nous occuper d'elle.

Nous ne vous présenterons également qu'un choix des doux plaisirs de ce peuple danseur, plaisirs divisés jadis en *danzas*, danses graves et de bonne compagnie, et en *bayles*, danses populaires ou villageoises. — Si nous voulions nous arrêter à cette division ancienne, nous y joindrions cette autre division en trois parties de la saltation des danseuses de Cadix, si séduisantes que les historiens les disaient dangereuses : la *chironomie* était le jeu de leurs mains; *halma*, le jeu de leurs pieds; et *lactisma*, leurs bonds en l'air. — Mais nous franchissons ces antiques appellations et nous vous montrons au hasard :

Le *Sarao*, jeu de carnaval, qui est plutôt une cérémonie, un bal paré, qu'une danse, et qui, par sa complication, dure la plus grande partie d'une soirée ;

Le *Bolero*, danse noble, de grand et bel air, composée de cinq parties diverses et gracieuses, dont les pas coupés, battus ou glissants sont toujours bien frappés, et qui a pris son nom de *volero* ou *volador*, à cause de la légèreté de ses figures. — Ce nom de *Voleros*

désigne aussi certaines danses libres, voluptueuses et même lascives, dont la description ne peut trouver place ici;

Les *Seguidillas*, les plus attrayantes des danses que l'on peut se permettre de voir, qui ne sont que des *continuations* et des variantes du Boléro, et qu'on divise : en *boleras*, quand leur chant est accompagné d'une guitare; — en *manchegas*, très-vives, en grande faveur chez le peuple, et qui viennent de la Manche, province méridionale de l'Espagne; — en *taleadas*, espèce de bolero mêlé de cachucha, et dont l'étymologie est *taleo*, qui implique l'idée d'amusements bruyants;

La *Cachucha*, dont le nom très-vague ne se trouve presque dans aucun dictionnaire espagnol et s'applique à toutes sortes d'objets gracieux, dansée par un homme ou mieux

[1] « Il est d'usage, dit M. Blasis, d'appliquer ce mot à une belle, un oiseau ou un petit bonnet, ou à tout ce qui est joli et gracieux. Dans le langage des *Gitanos* andalous, le mot *cachucha* signifie *or*. Dans un style plus élevé, cachucha signifie la partie du carquois ou l'Amour met ses

par une femme seule, avec accompagnement de castagnettes, et qui va, comme expression, du calme assez doux jusqu'à l'extrême opposé;

Le *Menuet*, qui ouvre un peu gravement les bals, présidé par un *bastonero* qui veille au bon ordre des plaisirs, et divisé en *afandangado*, c'est-à-dire composé en partie du fandango, — et en *allemandado*, c'est-à-dire entremêlé de pas allemands;

La *Guaracha*, qu'accompagne la guitare, dont le mouvement doit devenir progressive-

dards. *Sagittæ capsula in pharetra*. Les vers suivants peuvent donner une idée du sens général que les Espagnols appliquent à ce mot :

Mi Cachucha, por la mar
A todos vientos camina,
Pero nunca va mejor
Que cuando va de bolina.

IMITATION.

Ma Cachucha, zéphir, de son haleine,
Aplanira les mers, hâte-toi de venir,
Mais si l'onde mugit, si l'autan se déchaîne,
Ma Cachucha, garde-toi de venir. »

ment vif, dont le nom africain signifie gaieté, — et que, dans le siècle dernier, le roi et sa cour voyaient danser au théâtre, tout en jetant (singulier plaisir pour un roi !) à la tête des dames de petits œufs vidés et remplis d'eau de senteur ;

El *Zapateado* , qui fait faire beaucoup de bruit avec les pieds (ce que son nom indique), et dont les pas au rhythme décidé sont frappés comme ceux de l'anglaise et de la sabottière;

El *Zorongo*, qui a donné son nom à une coiffure enrubanée pour les femmes, et dont les pas simples ont un mouvement très-vif, accompagné parfois de battements de mains;

El *Tripili trapola*, presque semblable au Zorongo, mais qui en diffère en ce qu'il finit par trois demi-tours, et dont le nom n'est qu'une onomatopée, imitant une certaine modulation de la voix des Gitanos ou bohémiens andalous;

La *Folie*, exécutée aux sons des flûtes, tantôt lente et grave, tantôt légère et rapide, et que Pierre Ier, de Portugal, aimait si fort,

qu'il passait souvent des nuits entières à la danser avec ses enfants et les personnes qu'il daignait honorer de son assez farouche amitié;

Enfin, pour ne pas tout citer, le fameux, l'illustre *Fandango*, cet enfant de la Chica des Africains, cette danse dont le docteur Yriarte a dit : « Le mélodieux Fandango, qui charme les âmes des naturels et des étrangers, des sages et des vieillards les plus austères;... » cette danse qu'ont décrite, en vers gracieux le célèbre cavalier Marino, et en prose latine assez technique le moins célèbre doyen Marti ; cette danse qui, dit-on, faillit être condamnée par un consistoire de la cour de Rome réuni dans ce but, et qui, par son effet électrique et entraînant, finit par faire danser ses juges eux-mêmes, lesquels, gagnés et vaincus, lui accordèrent sa grâce entière et le rétablirent si bien dans tous ses priviléges que, seul avec le Bolero, il a conservé l'honneur d'être dansé sur les théâtres d'Espagne ; cette danse, dis-je, dont le nom signifie *aller danser*, qui s'exécute par deux

personnes s'accompagnant des vifs roulements des castagnettes, et dont le mouvement rapide a fait dire que : « tout n'est que vie et action dans le Fandango. » — Les Espagnols disent encore que : « le Bolero enivre, et que le Fandango enflamme. » Un voyageur, au style net et précis, ajoute : « Non, l'anachorète qui mange le plus de laitue, qui jeûne le plus, ne verrait pas danser le Fandango par Julie Formalaguez, sans soupirer, sans désirer, et sans donner au diable ses vœux, sa continence et ses sandales... »

Nous avons passé sous silence les danses des *Epées*, des *Géants*, des vieux *Cantabres*, le *Jaleo* de Madrid, le *Vito* de Séville, les *Tonadillas*, et nombre d'autres, venant la plupart, ainsi que plusieurs de celles que nous avons décrites, des Américans ou des Maures.

Vous voyez que ces danses sont originales, qu'elles ont des figures variées et charmantes, et qu'elles font naître les sentiments les plus agréables. Dans leurs pas si pittoresques, la légèreté, la grâce, l'élasticité, le balance-

ment, la séduction sont remarquables, et les autres mouvements y expriment quelquefois la fierté, la hauteur, mais aussi toujours la noblesse, la majesté de la nation des Rodrigue et des Chimène. — « On pourrait, dit un écrivain qui parle des charmantes filles espagnoles, on pourrait imaginer, en voyant danser ces bayadères, que quelque portrait du Titien ou du Véronèse est devenu animé..... »

Cela nous peint tout : carnation, agilité, et souplesse gracieuse.

Par quel mot saurais-je mieux finir? —

Voilà, — quoique dans un cadre trop restreint pour qu'il ait pu renfermer tous les détails, — voilà nos nombreuses évolutions terminées! Ma plume, après toutes ces excursions, s'étend nonchalante sur mon encrier. Je me retire, ô belles dames... et vous souhaite repos et satisfaction!

FIN.

